

9

9

BIOGRAPHIE

DE

Soeur Ste-Marie

(Marie Charlotte St-Julien)

DES

Soeurs Grises de la Croix,
d'Ottawa

Ouvrage dédié

A la Très Honorée MERE DUHAMEL,
Supérieure Générale,
et aux vénérables Jubilaires de 1918

Par

UNE RELIGIEUSE DE L'INSTITUT



OTTAWA
IMPRIMERIE "LE DROIT"
1918

COPY DEPOSITED NO. 33907

BIOGRAPHIE

DE

Soeur Ste-Marie

(Marie Charlotte St-Julien)

DES

*Soeurs Grises de la Croix,
d'Ottawa*

Ouvrage dédié

A la Très Honorée MERE DUHAMEL,
Supérieure Générale,
et aux vénérables Jubilaires de 1918

Par

UNE RELIGIEUSE DE L'INSTITUT

OTTAWA
IMPRIMERIE "LE DROIT"
1918

13 janvier, 1918

Imprimatur :

† Charles Hughes, Archv. d'Ottawa

„ Droits réservés, Canada, 1918

Le 20 février 1918

Célébration Jubilaire

CHEZ

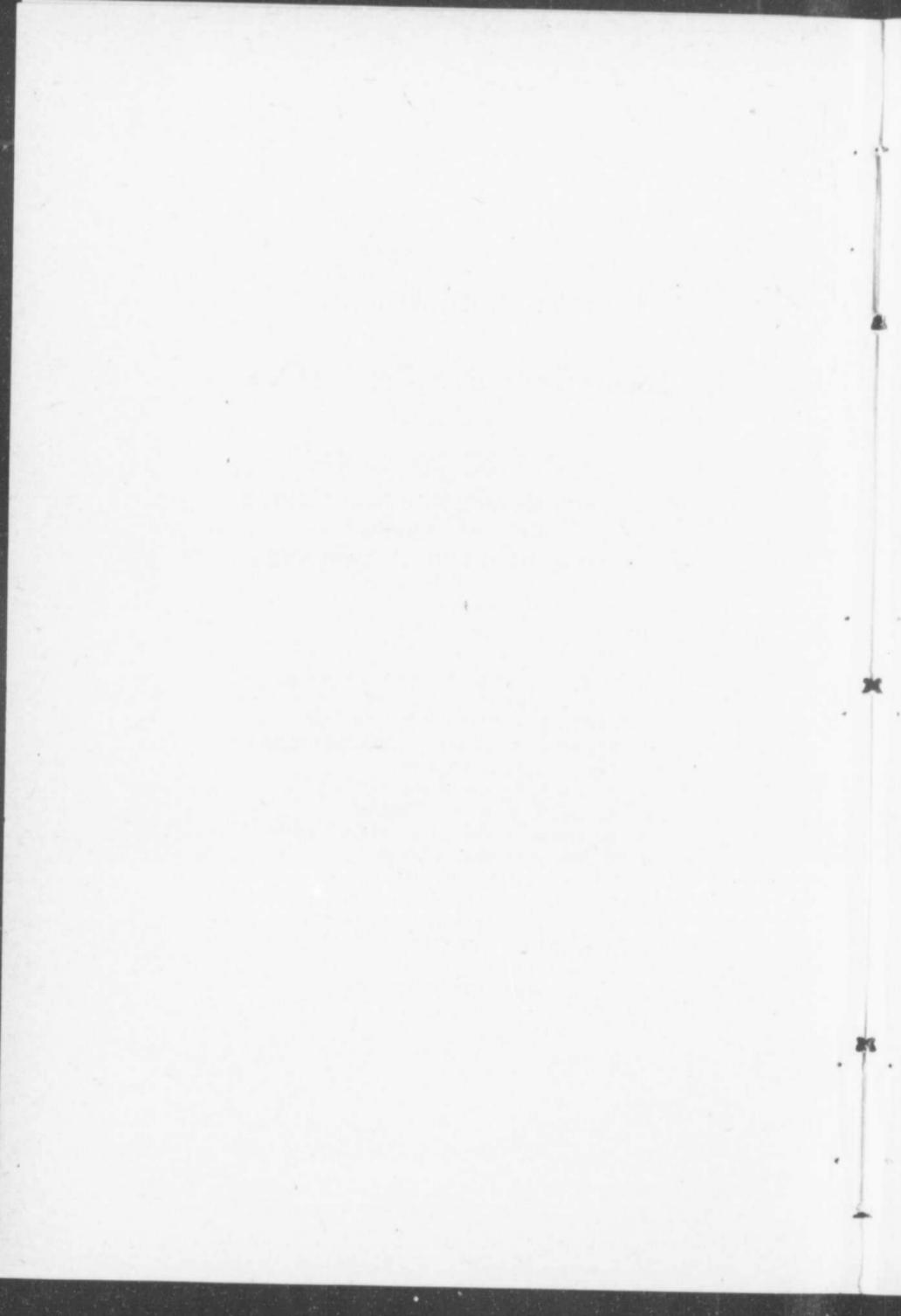
Les Soeurs Grises de la Croix, d'Ottawa

NOCES DE DIAMANT

1. La TRES REVERENDE MERE KIRBY,
Ex-Supérieure Générale.
 2. REVERENDE SOEUR CHARBONNEAU
-

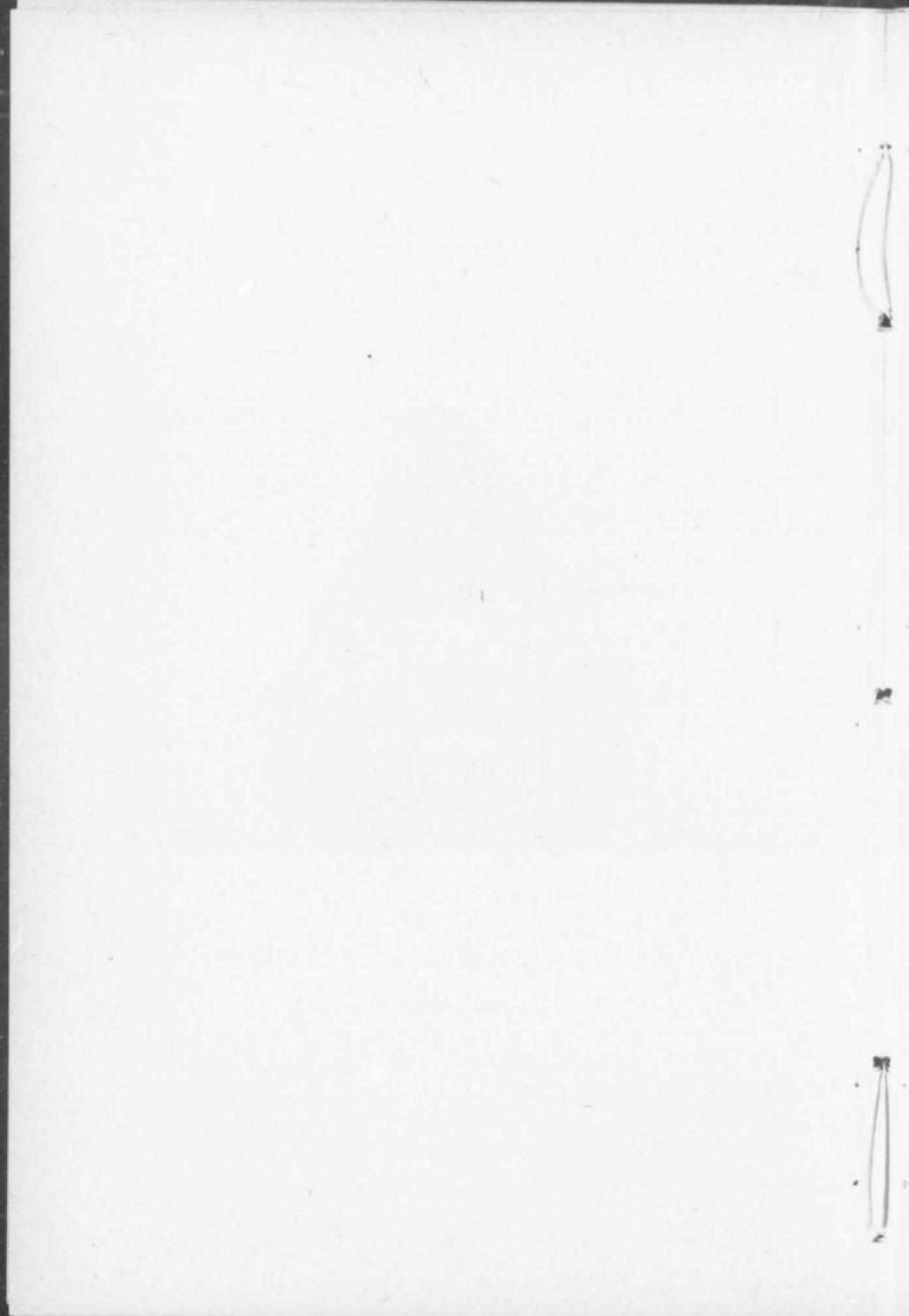
NOCES D'OR

1. La Très HONOREE MERE DUHAMEL,
Supérieure Générale.
2. Révérende Sr MARIE DU ROSAIRE
3. Révérende Sr MARIE DU PRECIEUX SANG
4. Révérende Sr L. WOODS
5. Révérende Sr STE-BRIGITTE
6. Révérende Sr ST-STANISLAS
7. Révérende Sr ST-JEAN DE LA CROIX
8. Révérende Sr ST-GEORGES
9. Révérende Sr MARIE DENISE
10. Révérende Sr MARIE ADOLPHE
11. Révérende Sr MARIE SERAPHINE
12. Révérende Sr JEANNE
13. Révérende Sr EULADIE
14. Révérende Sr MARIE DE JESUS
15. Révérende Sr XAVIER





Révérènde Soeur Ste-Marie



Biographie de Marie Charlotte St-Julien, en religion Soeur Ste-Marie

Soeur Grise de la Croix, d'Ottawa
1832—1907

Avant-propos

L'Orignal est aujourd'hui une belle paroisse catholique de la province d'Ontario, sur les bords de la rivière Ottawa, et le chef-lieu des comtés de Prescott et de Russell. Le village est considérable, bien bâti et possède une belle église, un hospice pour les vieillards sous la conduite des Srs Grises d'Ottawa, et une bonne école, tenue aussi par des religieuses de la même congrégation. La campagne environnante est très bien cultivée.

Mais cette prospérité n'existait pas en 1832; c'était un pays boisé, retraite d'animaux sauvages, surtout de l'Orignal qui venait s'abreuver dans les eaux de l'Outaouais; de là le nom de l'endroit. Le petit village, de population mixte, était sur la route des chantiers si fameux de cette région. Un prêtre passait à L'Orignal de temps en temps. C'était le missionnaire de tous les groupes catholiques disséminés dans le comté de Prescott et une partie de Russell. Il n'y eut de prêtre résident qu'en 1836. Le poste était difficile à remplir et peu lucratif, aussi changeait-on souvent de missionnaire; de plus il n'y avait que trois écoles catholiques dans cette immense paroisse. Pour toutes ces raisons elle se trouvait dans un état spirituel fort misérable. Il y avait à L'Orignal une petite église et un presbytère sur des terrains donnés par le seigneur de l'endroit. C'est dans ce petit village que la divine

Providence plaça le berceau de notre chère Soeur Ste-Marie; sa tombe est sur la terre américaine; mais sa bienfaisante influence et ses oeuvres débordèrent cette étroite zone. Enfin, chargée de mérites, elle nous quitta, il y a dix ans, pour le beau paradis; c'est dans l'enclos céleste une des fleurs les plus chéries de notre parterre religieux. De sa vie, que nous allons essayer d'esquisser, s'échappent des parfums de vertu, de bons exemples et de précieux souvenirs de notre famille religieuse à ses origines. Les parfums et les souvenirs réjouiront sans doute les chères anciennes, surtout les vénérables jubilaires, ses contemporaines; les bons exemples seront, pour notre ardente jeunesse, un sujet d'émulation dans la voie du dévouement et de l'abnégation de soi-même, pour continuer avec succès l'oeuvre de nos devancières.

I

Premières années — Jeunesse — Vocation

C'est le 24 juin 1832 que naquit Marie Charlotte St-Julien. Elle fut baptisée à la Petite-Nation (Montebello) par M. l'abbé Powers, futur évêque de Toronto, qui voulut bien être son parrain. Son père, J.-Baptiste Olivier St-Julien, marchand de L'Orignal, était un homme de foi pratique et de grand jugement. Sa mère, Margaret Cass, était écossaise d'origine. Convertie huit ans avant son mariage, elle fut toute sa vie une fervente catholique. Leur histoire a la note antique: comme il n'y avait pas de prêtre dans les environs de L'Orignal, Monsieur Jean-Baptiste et Mademoiselle Margaret allèrent se marier à Rigaud, et firent le voyage à cheval, ainsi que le frère de M. St-Julien qui servit de témoin. Monsieur et Madame St-Julien élevèrent chrétiennement leurs cinq enfants, deux filles puis trois garçons, et ils leur légèrent en héritage une bonne éducation et leurs belles qualités, lesquelles brillèrent d'un vif éclat chez la jeune Charlotte.

Elle se développa au milieu de cette nature sauvage encore, et prit cette allure franche, libre et indépendante qu'acquiert celui qui fait son chemin. Elle était la deuxième de la famille et la préférée de ses frères, plus jeunes qu'elle. Charlotte en profitait pour se faire promener en chien, à cheval, en canot; rien ne l'effrayait: elle n'avait pas peur des loups, disait-elle; encore moins des sauvages qui l'intéressaient, ni des trappeurs, ni des bûcherons qui tous arrêtaient au magasin de son père. Très intelligente, elle lut de bonne heure dans le grand livre de la nature et recueillit, par l'observation pénétrante dont elle était singulièrement douée, une foule de notions premières qu'elle approfondit plus tard. Il me semble la voir au milieu d'un champ, en costume très simple, les cheveux au vent, le chapeau au bras, le corps élancé dans la direction de son regard qui poursuit l'oiseau de passage. "C'est bien une allouette", dit-elle, et elle reprend sa course à grandes enjambées: tant de choses sollicitent sa curiosité enfantine. A L'Original, la rivière est tourmentée déjà par l'approche de la dénivelité du Long-Saut de Carillon. La voix sourde et tumultueuse des grandes eaux l'impressionnait et l'attirait. Elle aimait les cailloux et les coquillages pourtant peu variés de la grève où elle allait avec ses frères; elle aurait voulu en faire une collection. Ce dessein de sa petite tête, elle l'exécutera durant sa carrière d'institutrice; mais n'anticipons pas, ce n'est encore que l'heure de l'école qui sonne, et comme il tardait à Charlotte d'étudier! Sa soeur aînée, Margaret, et elle, eurent pour premières institutrices françaises leurs bonnes tantes St-Julien qui leur enseignèrent leurs prières, leur catéchisme, la lecture de leur livre de messe, ainsi que les éléments du calcul, de la grammaire, de l'histoire et de la géographie du pays. Elles parlaient l'anglais avec leur mère.

Charlotte fit sa première communion à l'âge de douze ans; c'était dans l'église en pierre, et du temps

de M. l'abbé B. Lefaiivre, premier curé résident. Nous n'avons aucun détail de ce grand acte de sa vie. A quinze ans, elle alla, avec sa soeur, à l'école anglaise. Cette Ecole Supérieure était située à deux milles en bas du village, à la Baie. Elle était tenue par M. Ross, jeune homme distingué, sérieux et intelligent qui gagnait à la sueur de son front son cours universitaire. Il aimait sa tâche et donnait d'excellentes leçons tout en s'exerçant à l'art oratoire. Plus tard il devint avocat, puis juge.

A soixante-dix ans, Sr Ste-Marie se rappelait encore l'intérêt excité par l'explication d'une leçon de lecture à propos de plantes. Le maître, dit-elle, avait arraché une plante en fleurs à la porte de l'école; il en avait montré racine, tige, branches, feuilles et fleurs, et avait annoncé les fruits qui devaient naître des fleurs; puis il avait fait observer, toucher et nommer plusieurs fois les parties de la fleur: calice, corolle, pétales, étamines, etc. C'est l'unique leçon de botanique qu'elle ait jamais reçue; ce fut l'éveil d'un goût prononcé pour cette science qu'elle apprit seule et qu'elle enseigna admirablement.

Les années d'école furent bien courtes. La maison d'école était froide un jeune homme de dix-neuf ans mourut d'un mal de gorge qu'il y prit. Charlotte contracta la même maladie et dut subir une douloureuse opération. Quand elle reprit ses classes, le maître, peut-être un successeur de Monsieur Ross, donnait des leçons d'une philosophie louche; Monsieur St-Julien s'en aperçut, et, après avoir consulté le Curé, il retira ses enfants de l'école. Les fils furent initiés au commerce et Charlotte aida sa mère aux soins du ménage, fila la laine et tissa de l'étoffe du pays. On peut donc dire qu'elle reçut une éducation toute virile. Son caractère ferme et entreprenant s'accroissait tout en restant souple à l'autorité. Elle n'aimait pas, nous dit sa soeur, à sortir dans les soirées ni dans les assemblées du voisinage, et, si elle trouvait un prétexte pour n'y point aller, elle ne manquait pas de

s'en servir, et depuis sa maladie, sa dévotion avait grandi et elle aimait son nom de Marie beaucoup plus que celui de Charlotte. Les germes de piété, de vertu et de science déposés en si fertile terrain, commençaient à déployer une riche efflorescence qui promettait des fruits précieux.

A dix-neuf ans, Mlle Charlotte St-Julien était grande, élancée, pas jolie, mais d'une attrayante physionomie. Ses beaux yeux bruns, d'ordinaire doux et spirituels, vous regardaient franchement, bien directement et semblaient parfois vous traverser; mais ils pouvaient flamber de juste indignation, et s'attendrir jusqu'aux larmes devant la douleur et l'infortune. Il y avait chez elle de l'aimable simplicité et de la dignité de manière, mais avec cela, quelque chose d'original dans la tenue et le teint qui faisait penser à la race indienne. Elle n'en avait rien cependant. Admirons la Providence qui préparait ainsi le succès d'une mission héroïque qu'Elle devait lui confier.

Le Maître avait outillé l'ouvrière, maintenant Il allait l'appeler. Quand l'heure de la vocation est venue, une touche divine imprime à l'âme un mouvement dans la direction de sa course terrestre. On manque de paroles pour rendre cette transaction mystérieuse; l'âme obéissante au Créateur veut chanter un poème, son poème; mais il expire sur ses lèvres. L'éternité retentira de ces poèmes sacrés; attendons. Sous cette poussée divine, on se lève, on part, on franchit tous les obstacles et on arrive à un état de vie tel qu'on dit: "Je suis à ma place ici". Puis regardant le chemin qui a été fait, on est émerveillé du courage que l'on a déployé — humilions-nous; c'est Dieu qui opère ces merveilles.

Il en agit de même avec Marie Charlotte. Un jour qu'elle se demandait, en plongeant son regard dans l'avenir, quelle pourrait bien être sa destinée, sa vocation, la divine grâce toucha les fibres de son âme. Elle éprouva d'abord un grand désir d'aimer Dieu davantage,

puis de sauver son âme, enfin de se dévouer comme les missionnaires qu'elle avait vu passer allant convertir les sauvages, ou bien encore, comme ces héroïnes de la charité dont elle avait lu les vies admirables; bref, elle comprit qu'elle réaliserait tous ses désirs en se faisant religieuse. C'était l'appel divin; elle s'y rendit.

Mademoiselle St-Julien n'avait jamais vu de religieuses, mais elle avait entendu le R. P. Tabaret parler des Srs de l'Hôpital-Général de Bytown, établies là depuis 1845. Leur dévouement était reconnu; tout le pays savait l'histoire du typhus de 1847; e'en fut assez pour diriger cette âme généreuse dans son choix. Elle embrassa l'idée du sacrifice jusqu'à l'héroïsme, car, s'étant imaginé qu'une religieuse ne rit jamais, elle avait résolu d'être religieuse quand même, et de réprimer cette joyeuseté qui lui était naturelle.

Pendant que cette chère jeune fille cherchait sa voie, la fondatrice de l'Hôpital-Général de Bytown, la Révérende Mère Bruyère, faisait des instances au Ciel pour obtenir des sujets; aussi le bonheur fut-il partagé quand, après les démarches ordinaires, Mlle St-Julien tomba dans les bras de Mère Bruyère. Elle fit son entrée au noviciat le 30 septembre 1851, et on comprend quel fut son contentement en constatant que les Soeurs étaient gaies et cordiales.

A cette époque, la communauté comptait dix-neuf soeurs professes, desquelles les Srs Shanly et M. de la Conception étaient les plus jeunes; Sr Grison avait pris le saint habit au mois de juin; il y avait aussi trois postulantes: les Srs St-Augustin, Ste-Thérèse et Olier. L'année précédente, 1850, la maison-mère, y compris le pensionnat, s'était transportée dans le couvent actuel, et l'hôpital fonctionnait dans une maison spacieuse en bois qui n'existe plus, mais qui se trouvait entre la maison-mère et l'hôpital en pierre, plus récent. Sr Thibodeau était assistante; Sr St-Joseph, économiste, et Sr St-Pierre,

la première postulante à Bytown, était maîtresse des Novices. Fortes de leurs vocation et grâces d'état, toutes s'efforçaient de faire marcher de front les oeuvres commencées. Elles se partageaient donc les travaux de la maison, du pensionnat, de l'hôpital, des écoles, de la visite des pauvres et des malades et de la couture. La jeune postulante ne manquera donc pas d'ouvrage — non, et elle s'y prêta avec d'autant plus d'ardeur qu'elle put reprendre sa gaieté accoutumée. Sa bonne volonté, servie par beaucoup de bon sens pratique, la fit apprécier et sortir victorieuse de toutes les épreuves d'un long noviciat de deux ans et demi. Elle fit donc sa profession religieuse le 19 mars 1854 et fut la 24^e Soeur Grise d'Ottawa.

Ce 19 mars, fête de St-Joseph, fut l'occasion d'une belle cérémonie religieuse; l'autel modeste devant lequel la novice s'agenouilla et qui est aujourd'hui le maître-autel du Noviciat, avait été béni l'avant-veille par le R. P. A. Gaudet, chapelain, sous le double vocable de la Sainte-Famille et de la Sainte-Croix. Il était donc dans toute sa fraîcheur et devait resplendir de lumière. Les anciennes chantaient de pieux cantiques... que dis-je, anciennes! Toutes étaient jeunes; notre fondatrice elle-même n'avait que trente-trois ans. Ce fut aussi une fête pour notre communauté, qui acquérait un bon sujet, un trésor que Mère Bruyère avait su découvrir, quoiqu'il fût caché sous une apparence modeste. Ce fut un jour de bonheur aussi pour la choisie du Christ, car, ce jour-là, elle s'embarquait sur un navire sûr pour voguer désormais, sans inquiétude du lendemain, vers le port du salut. Enfin ce fut le jour solennel de la rencontre de Dieu et de l'âme de notre chère Soeur Ste-Marie pour y contracter une alliance sacrée. Ce spectacle sublime fut visible aux anges et aux élus seulement, mais une douce expérience en fait comprendre et sentir toute la beauté aux âmes consacrées. Pendant qu'elle émettait ses vœux en face

du tabernacle et sous les yeux de sa famille religieuse, le Père Eternel la présentait à Jésus-Christ et l'Esprit-Saint lui mesurait la grâce à l'épreuve d'une vie religieuse de cinquante-cinq ans. Mais les deux plus beaux bijoux que cette jeune vierge reçut de son divin Epoux furent l'innocence et la force. En étudiant la vie de cette chère Soeur on remarque en effet cette innocence ingénue, pas prude mais prudente toujours — cette innocence candide et joyeuse qui attirait ses soeurs, ses élèves et les petits enfants; et cette force constante qui surmontait peu à peu tous les obstacles s'opposant au bien entrepris par obéissance.

Après son holocauste, la vierge du Seigneur se releva donc pure et forte; elle baisa son anneau symbolique et sa croix, et se remit entre les mains de ses supérieures, interprètes légitimes de la volonté de Dieu; et maintenant nous allons la voir à l'oeuvre.

II

La Missionnaire de la Rivière-Rouge.

En 1855, elle reçut, ainsi que la chère Sr Ste-Thérèse, une obéissance pour la Rivière-Rouge. Cette maison des Soeurs de la Charité, fondée en 1844, dépendait de la Maison-Mère de Montréal. Ne pouvant se recruter dans l'Ouest, elle faisait des emprunts de sujets: c'est ainsi que notre Sr Youville (Curran) y était rendue depuis 1853. Le besoin s'étant de nouveau fait sentir, la Révde Mère Valade avait su obtenir du bon coeur de notre Mère Bruyère ce nouvel emprunt par l'entremise de Mgr Taché de St-Boniface et de Mgr Guignes d'Ottawa.

Les deux jeunes professes partirent dans l'été, avec trois Soeurs de Montréal et Mgr Grandin, coadjuteur de Mgr Taché. On voyagea plusieurs jours en chemin de fer pour arriver à St-Paul, Minnesota. Là, on se forma en caravane avec des guides expérimentés, et on com-

mença un trajet de trois ou quatre semaines, à travers les prairies, en charrettes traînées par des boeufs. Malgré la présence de Sa Grandeur, qui était toute bonté pour les voyageuses, il fallut coucher sous la tente, entendre hurler les loups, passer des cours d'eau à gué, se sécher autour du feu, dénicher les couleuvres avant de s'asseoir ou de se coucher et endurer les terribles maringouins. Le saint Evêque donna tous les secours spirituels, mais il ne conjura ni les éléments, ni les animaux féroces, ni les insectes malfaisants. Il connaissait la valeur de l'endurance dans les missions sauvages et il en donna un bel exemple aux jeunes missionnaires. D'ailleurs tout n'est pas croix dans ces expéditions; les petites aventures causent de la gaieté: telle la **réformation** du chapeau de Soeur Ste-Marie que Mgr Grandin pressa trois heures de temps sur le siège de sa voiture. Evidemment Sa Grandeur n'avait pas d'aptitude pour les modes, car la vue du chapeau causa de beaux fous-rires et la mode n'en fut pas continuée. Dans ces pays aux vastes horizons les aurores et les crépuscules sont presque toujours grandioses et font monter vers le Roi de l'univers l'encens de la prière ou de pieux cantiques. Mais ce que Soeur Ste-Marie trouva de plus beau dans ses voyages, ce fut une prairie de roses. Le spectacle la frappa tellement que le seul souvenir la ravissait encore. "Oh!" disait-elle, un jour, quarante ans plus tard, en décorant l'autel de la prison de Buffalo, "Si j'avais donc les belles roses des prairies de l'Ouest", et ses yeux brillaient de larmes. Nous admirons une rose et avec raison, Dieu y a mis quelque chose de sa grâce et de sa beauté; mais que dire d'une prairie à perte de vue toute couverte de roses! Et ces roses caressées par la brise et le baiser matinal du soleil. . . . Quel coup d'oeil magnifique sous un ciel d'azur! grâce, fraîcheur, parfums, couleurs, tout est délicieux. Et cette profusion, grand Dieu! — Allons! le Créateur se laissera-t-il vaincre en générosité? Les voyageurs font

leur chemin à travers cette prairie; les tendres fleurs se courbent même sous les pieds de leurs montures et, par leurs parfums, rendent hommage aux missionnaires du Christ. Passez, chers amants des âmes; puissiez-vous en sauver autant qu'il y a de roses dans la belle prairie!

Si longue que fût la route, elle prit fin et voyageurs et voyageuses arrivèrent sains et saufs à St-Boniface. La bonne Mère Valade ouvrit grands ses bras et son coeur. et bientôt Soeurs de Montréal, de Bytown et de la Rivière-Rouge ne formèrent plus qu'une seule famille. Soeur Ste-Thérèse fut employée au soin des malades à St-Boniface, et notre héroïne s'en alla au Cheval-Blanc, à dix-huit milles de là, pour enseigner aux petits sauvages et métis Bois-brûlés, et pour préparer les adultes au baptême, à la confirmation et au mariage enfin. C'étaient des primitifs quant aux moeurs, coutumes et costumes, mais de grands enfants. Notre jeune professe s'enveloppa de l'aimable voile de la modestie religieuse et passa, innocente et forte, à travers l'épreuve, comme ses devancières et les missionnaires. Elle gagna non seulement le respect, mais encore l'admiration et l'affection des enfants des bois. Elle apporta, nous dit une compagne, dans ses rapports avec eux, le plus de bonheur qu'elle put, et ne craignit jamais de se dépenser pour le répandre. Elle se fit surtout remarquer par une joyeuse et belle humeur.

Depuis 1840, les Soeurs de la Charité de Montréal avaient fait les quatre fondations de St-Hyaacinthe en 1840, de la Rivière-Rouge en 1844, de Bytown et 1845 et de Québec en 1849. Toutes étaient prospères excepté celle de la Rivière-Rouge. Certaines oeuvres embrassées par ces missions nécessitaient des changements dans les règles et les usages. En 1850, un chapitre général étudia la question et il s'ensuivit un plan d'union qui ne réussit pas. Un second plan de demi-union ne réussit pas davantage, vu que les évêques des différents diocèses tenaient à rester maîtres chacun chez soi, après avoir donné à ces

fondations une existence canonique. La Maison-Mère ne pouvait donc plus les considérer comme des maisons locales, à elle, et elle dut, dès 1854, prononcer la séparation définitive et l'indépendance des missions prospères. St-Boniface n'adhéra définitivement à Montréal qu'en 1858, et après de vains efforts pour former une union entre les missions.

Le 5 mars 1858, notre chère Fondatrice rappela donc ses trois sujets de la Rivière-Rouge. Soeur Curran (Youville) demanda à y rester. Ses instances, réitérées après un refus, lui obtinrent cette permission qu'elle regretta avant de mourir. Soeur Ste-Thérèse aussi demanda à se consacrer aux missions sauvages du Nord; un refus la trouva calme et résignée et, en fille obéissante, elle se prépara au départ qui ne put avoir lieu que le 29 août 1859. Et notre chère Soeur Ste-Marie, que disait-elle? Ses lettres de là-bas à notre Mère vont nous l'apprendre. Elles sont copiées textuellement, et jalousement aussi, car elles manifestent la simplicité charmante, la droiture, la fermeté de caractère et la vertu austère de leur auteur.

“Mission du Cheval-Blanc,

“Le 12 février 1859.

“Ma bien bonne Mère,

“Aujourd'hui je vous adresse ces quelques lignes presque avec crainte; car, depuis le mois d'août de 1857, je n'ai pas reçu un seul mot de la communauté. J'ai écrit assez longuement à plusieurs de mes chères soeurs de Bytown, et personne ne m'a répondu. J'ai beau examiner et repasser dans mon esprit ce que j'ai mis sur mes lettres ou autrement qui aurait pu blesser, je n'ai pas la conscience de l'avoir fait volontairement. Et d'ailleurs, quand il me serait échappé quelque chose, ce qui serait bien possible, pourquoi ne pas me gronder comme autre-

fois ; ne suis-je plus des vôtres pour me laisser faire des bévues sans m'en rien dire ! Il est vrai que ce n'est pas à moi de demander les pourquoi et les comment ; mon devoir est d'obéir simplement. Aussi ce n'est pas pour murmurer contre les raisons que vous pourriez avoir d'en agir ainsi avec moi que je fais ces quelques plaintes, mais seulement pour vous donner une nouvelle preuve de mon sincère et filial attachement pour vous. Pardonnez-moi si je me suis mal exprimée ; vous me connaissez assez, ma bonne Mère, pour savoir que c'est plutôt par ignorance que par malice.

“Je pense qu'il est inutile de vous donner les raisons qui m'ont empêché de me rendre à votre volonté, car déjà notre Mère Valade a dû vous donner celles qui m'ont empêchée de partir au printemps dernier, et S. G. Monseigneur Taché a fait la même chose l'automne dernier. Pour moi, je me réserve seulement de vous dire que je demeure, et espère demeurer toujours, avec la grâce du bon Dieu, disposée à ce que vous voudrez exiger de moi, et prête à partir quand on trouvera bon de me mettre sur le chemin ; car plus d'une fois je me suis réjouie de n'être venue ici que par obéissance. Je désire du moins me procurer cette consolation le reste de ma vie, en me remettant entièrement entre les mains de la divine Providence.

“Ma bonne Mère, ne me grondez pas, je vous en prie, cette fois, pour mon écriture, car, depuis le mois de septembre, je n'ai eu une fille que pendant un mois, ce qui m'a laissé beaucoup d'ouvrage, de besogne ; mais ce qui m'a surtout dérangé la main, c'est que j'ai été obligée de traire les vaches, de manier les chaudrons, etc., etc., et je vous assure que, de plus, j'ai eu peu de temps pour m'exercer, et aujourd'hui je n'ai pas trop de minutes à passer pour écrire, car j'ai une famille de neuf personnes qui attendent après moi pour leur souper, ainsi vous voyez que je n'ai pas de temps à perdre.

“Je vais vous donner quelques nouvelles du pays. Il y a deux sœurs à St-Norbert, autrement dit, “Rivière-Sale”; ce sont mes Sœurs Laurent et Dandurand; elles ont été installées le jeudi après Noël; elles ont déjà vingt-quatre petites filles et ma Soeur Dandurand a eu l'honneur de se faire embrasser au jour de l'an par un jeune Broisbrûlé, ou de lui faire pêter le bec, comme dit Mgr Taché. Nous avons terminé notre retraite annuelle l'avant-veille de Noël. Il y a ici entre trente et trente-six écoliers, tant petites filles que petits garçons, ce qui donne assez de besogne à ma bonne compagne. M. Thibault, G. V., a été bien malade la semaine dernière. Il est toujours des plus dévoués pour les Sœurs Grises; il semble qu'il les a toutes adoptées pour ses filles. Je crois que lui et Sa Grandeur rivalisent à qui en fera davantage pour nous. Je vous assure que plus d'une fois ils nous mettent dans la confusion de voir tant de prévenances et de bonté envers de petites servantes des pauvres.

“Adieu, ma bien bonne Mère; l'heure du souper arrive, il faut terminer; encore une fois veuillez me pardonner ce qui pourrait n'être pas tout à fait assez respectueux et soumis.

“Croyez-moi, pour la vie, avec les plus profonds sentiments de respect et de soumission,

“Votre pauvre petite sauvagesse,

“SOEUR STE-MARIE.”

“St-François-Xavier (nom de la mission).

“Le 5 mars 1859.

“Ma bien bonne Mère,

“J'ai reçu hier votre bonne petite lettre en date du 17 novembre; elle m'a été remise par S. G. Mgr Taché. Je m'empresse de vous répondre par la première poste,

afin de ne pas vous laisser plus longtemps dans l'incertitude, vu que je vous écrivais dernièrement que je n'avais pas reçu de lettre de la communauté depuis le retour du saint évêque de St-Boniface. Je profiterai aussi de la même occasion pour vous mieux informer de la cause qui nous a empêchées de partir l'automne dernier. Sa Grandeur m'avait dit qu'elle vous écrirait à ce sujet, voilà pourquoi je ne vous en ai pas parlé plus tôt. Ce n'est pas par rapport à la santé de ma bonne Soeur Ste-Thérèse, car quoique je craignais beaucoup d'entreprendre la traverse des prairies avec cette chère soeur, vu son état de faiblesse, cependant j'avais assez de confiance dans la vertu d'obéissance pour ne rien dire qui pourrait empêcher notre départ, confiant le tout aux soins de la divine Providence. Ma bonne compagne en faisait autant de son côté; ce ne fut donc qu'après que Mgr Taché nous eut annoncé que nous ne partirions pas qu'elle se décida à dire ce qu'elle ressentait et qu'elle fut envoyée à l'infirmerie. La vraie raison pour laquelle nous ne sommes pas parties est que, devant le faire mercredi, Sa Grandeur eut la charité de nous recommander aux prières de l'Archiconfrérie, et que plusieurs personnes allèrent lui représenter que c'était grandement nous exposer que de nous mettre en route dans ce temps-là, car à peine huit jours s'étaient écoulés depuis que les Sioux avaient attaqué une caravane qui revenait de St-Paul et avaient tué deux d'entre eux, et, comme la saison n'était pas assez avancée pour forcer ces sauvages à quitter les bords du chemin pour prendre leurs quartiers d'hiver, nous aurions été exposées à tomber entre leurs mains. C'est pour cela que Monseigneur n'a pas voulu nous laisser partir, quoique tous mes préparatifs de voyage fussent déjà faits.

“Ma bonne Mère, vous me donniez une commission pour ma Soeur Ste-Thérèse, mais Sa Grandeur, qui elle-même m'a remis votre lettre, m'a défendu d'en parler à

cette chère soeur, à présent, car elle pense qu'elle est trop faible et que cela pourrait aggraver son état davantage; elle est à l'infirmerie depuis huit semaines et elle est d'une faiblesse telle qu'elle peut à peine porter sa robe la moitié du temps. Elle a eu dernièrement une attaque d'érysipèle; je crois qu'elle est mieux à présent sans cependant être sortie de l'infirmerie. Peut-être que ce ne sont que de noirs pressentiments qui ne se réaliseront pas, mais je ne serais pas du tout surprise si elle partait bientôt pour faire le voyage de l'éternité. Il y a près d'un mois que je ne l'ai vue, car je suis toujours au Cheval-Blanc.

“Ma bien bonne Mère, vous me dites que vous serez heureuse de me revoir, j'ose presque vous dire comme le Bienheureux Alphonse disait à la très-sainte Vierge: que vous ne m'aimez pas autant que je vous aime, ainsi que la communauté; car pour moi, rien de si beau ni de si bon que l'est mon berceau en religion, et, quoiqu'il y ait déjà près de quatre ans que je l'ai quitté, ce sera avec un vif sentiment de plaisir que je le reverrai. Une chose seulement me fait de la peine, c'est qu'on paraît accuser nos supérieurs d'ici de nous avoir monté la tête et encouragées à demander à rester à la Rivière-Rouge. Il est vrai que ce sont eux qui nous ont empêchées de partir à l'époque que vous aviez fixée. Mais en nous disant que nous ne devions pas partir, ils ne nous faisaient pas entendre que c'était dans l'espoir que nous ne partirions pas du tout. Au contraire, ils nous ont toujours montré qu'ils étaient disposés à accomplir vos ordres aussitôt qu'ils le pourraient sans danger. Et quant à demander à rester ici, je vous assure que, si quelqu'une vous a fait cette demande, je ne crois pas que ce soit d'après les conseils de notre saint Evêque, ni de notre Mère Valade; car ma chère Soeur Curran me disait encore dernièrement qu'elle avait trouvé cela bien dur et que c'était la première fois que Monseigneur avait refusé de lui donner

une décision, en lui disant qu'elle était parfaitement libre et que, si elle se décidait à rester ici, il voulait que ce fût librement. Je crois qu'il en a agi de même à l'égard de ma Soeur Fiset et de ma Soeur Ste-Thérèse. Quant à moi, j'étais déterminée en partant du Canada de ne jamais demander pour y retourner, et de même de ne rien dire pour empêcher qu'on me rappelât. Ainsi quand j'ai appris que l'union devait avoir lieu avec Montréal, je me suis rappelé ce que vous m'aviez dit au moment du départ: que, si l'union n'avait pas lieu entre Bytown et la Rivière-Rouge, je serais libre de rester ou de revenir. Je me suis aussi rappelé ce que je vous ai demandé alors, de ne pas me laisser cette liberté. Je me suis fait ces questions: Si on me laisse la liberté, que ferai-je? Si on me rappelle, que ferai-je? Dans le premier cas je m'étais décidé à vous supplier de nouveau d'agir comme vous le jugeriez à propos pour la gloire de Dieu, car je ne désire rester ici, ou retourner chez-nous, qu'autant que l'obéissance m'en fera un devoir. Ainsi dans le second cas il ne m'était pas difficile de savoir ce que j'avais à faire, de sorte qu'avant de savoir que j'étais rappelée j'étais déjà prête à partir.

“Mais je m'étais ainsi arrangée seule, sans en parler à personne, afin de ne pas me tromper, comme je ne pouvais voir ni Monseigneur, ni notre Mère, dans ce temps là, j'en ai parlé au R. M. Thibault qui m'a confirmée dans ma résolution.

“Après cela, la première fois que j'ai vu Monseigneur, il m'a annoncé que j'étais rappelée; je lui ai dit ce à quoi je m'étais disposée et il m'a répondu que c'était ce que je devais faire. On ne peut donc plus l'accuser de m'avoir monté la tête.

“Ma bonne Mère, ce n'a pas été sans peine que je me suis mise en devoir de vous écrire tout ceci; mais il m'a semblé que j'étais obligée de vous dire les choses telles que je les connaissais, afin de vous détromper si on

vous avait mal informée sur le compte de nos supérieurs actuels. Vous m'avez toujours recommandé la franchise, il me semble que je vous en donne une preuve aujourd'hui.

“Si ma supposition n'est pas juste, j'aimerais toujours mieux avoir prévenu de tels soupçons en faisant connaître la vérité que les avoir laissé subsister sans faire ce qui était en mon pouvoir pour les empêcher.

“Ma bonne Mère, je vous prie de vouloir bien me pardonner s'il m'était involontairement échappé quelques expressions ou quelques tournures qui ne seraient tout à fait assez respectueuses. Je sais que je vous dois du respect comme à ma supérieure, comme telle j'aurais été gênée; mais au lieu de cela, je me suis imaginé que je parlais à ma bonne Mère Bruyère, et que je n'avais rien à craindre; qu'elle me dirait où je me suis trompée et que je recevrais ses remarques avec amour et reconnaissance, comme partant du cœur de ma mère.

“A présent, ma bonne Mère, il n'y a qu'à vous assurer que, s'il y a possibilité, vous pouvez être certaine que je serai prête à partir au printemps, car, encore une fois, je ne suis pas mal ici, mais ce sera avec plaisir que je retournerai chez nous.

“Veuillez me permettre de présenter ici mes profonds respects à S. G. Mgr Guigues et au R. P. Tabaret.

“Adieu, ma bien bonne Mère; croyez-moi pour la vie,

“Votre affectueuse et obéissante enfant,

“SOEUR STE-MARIE.”

Voici maintenant un extrait des chroniques de St-Boniface:

“29 août 1859.—Encore de nouveaux et douloureux adieux! nos chères Srs Ste-Thérèse et Ste-Marie, rap-pelées à Bytown par leurs supérieures, nous quittent aujourd'hui. Le départ de ces chères Soeurs auxquelles nous étions si intimement unies et qui s'étaient acquis

l'estime générale n'est pas une dure épreuve seulement pour nous. La population catholique de la Rivière-Rouge s'en émeut et veut s'opposer au moins au départ de notre chère Sr Ste-Thérèse qui est l'unique médecin de l'endroit.

30 août 1859.—Notre chère Mère Valade et Sr Curran ont accompagné les voyageuses jusqu'à leur premier campement; elles ont passé la nuit avec elles, sous leur tente.

Septembre 1859.—Retour triomphal de Sr Ste-Thérèse! Voici ce qui est arrivé: Nos Soeurs avaient l'avantage de voyager avec Mgr Grandin qui se rendait en France. Mgr Taché accompagnait son coadjuteur jusqu'à Pembina; et pour y arriver plus tôt, tous deux prirent les devants sur la caravane. Pendant ce temps les habitants de la Rivière-Rouge, qui avaient vu partir nos soeurs avec tant de regrets, ourdirent un complot pour ramener les Soeurs à St-Boniface. Quinze hommes des plus respectables partirent à cheval pour le mettre à exécution. Ils s'étaient pourvus d'une bonne voiture pour ramener les Soeurs et d'une fille de confiance pour conduire la voiture. Ces comploteurs suivaient à distance la caravane et, lorsqu'ils virent que les évêques en étaient loin, ils foncèrent au campement et signifièrent aux Soeurs qu'elles avaient à rebrousser chemin. Toutes réclamations furent vaines et inutiles; il fallut céder à la force. Cependant pour ne pas paraître trop égoïstes, ces audacieux dirent: Nous laisserons aller Soeur Ste-Marie, mais nous avons trop besoin de médecin pour donner la liberté à Soeur Ste-Thérèse. Une bonne métisse servit de compagne de route à Soeur Ste-Marie et Mlle Lagimodière ramena Soeur Ste-Thérèse. Ces braves, inconscients de leur tentative, nous ramenèrent triomphalement Soeur Ste-Thérèse'.....

La chronique s'arrête là, mais nous savons, par cette chère Soeur elle-même, qu'elle vécut dans une cruelle

inquiétude tant qu'elle n'eut pas de nouvelles de l'arrivée à Ottawa de sa pauvre compagne. Disons encore que nos Mères cédèrent aux circonstances et accordèrent à la chère Soeur la permission désirée. Elle fonda un hôpital, et après une longue carrière de dévouement, elle s'éteignit doucement dans le Seigneur le 4 novembre 1917, quelques jours seulement après nous avoir donné des notes sur Soeur Ste-Marie.

Les deux lettres qui suivent feront connaître d'autres détails de cet épisode, et surtout quelle estime on avait pour Soeur Ste-Marie.

"St-Boniface, 23 septembre 1859.

"Ma chère et bien aimée Soeur,

"Je ne vous dissimulerai pas qu'en commençant à vous écrire je sens renaître dans mon coeur les émotions si vives que j'ai éprouvées en apprenant les circonstances de votre séparation d'avec ma Sr Ste-Thérèse. Vous savez, ma chère Soeur, comment avait été tenu secret le complot formé par les méchants; quelle ne fut donc pas ma surprise lorsque l'un d'eux vint m'avertir que ma Sr Ste-Thérèse arrivait ici, et me faisait le récit de tout ce qui s'était passé! Je ne pus retenir mes larmes en pensant à votre isolement et aux angoisses que vous deviez éprouver. Jamais on ne vit de Sioux plus fiers, lorsqu'ils avaient enlevé bien des chevelures, que n'étaient nos gens de leur coup.

"Ils redoutaient pourtant de me voir, et, ce qui vous surprendra peut-être, c'est que même notre bien chère Sœur Ste-Thérèse ne savait pas trop comment faire pour arriver à la communauté. Elle fut donc bien soulagée en me voyant aller au-devant d'elle. Je l'ai rencontrée escortée d'une trentaine d'hommes qui commencèrent à tirer des décharges de fusils en arrivant à la maison. Imaginez-vous voir les chevaux enharnachés pour la cir-

constance, et, pour compléter l'affaire, les cloches de la cathédrale sonnèrent **pour un baptême.** Les anglais croient encore que c'était pour saluer le retour de la soeur. Le jour de notre séparation, j'arrivai à la Rivière-Sale vers quatre heures; je me rendis ici le lendemain vers midi, et quelques heures après mon arrivée j'apprenais votre aventure. Au retour de Monseigneur qui est arrivé bien fatigué et qui a toujours été malade depuis (vous connaissez la sensibilité de son coeur) j'ai reçu votre bonne lettre, et votre dernière du 13 du courant. Vous pensez bien que je fus heureuse des nouvelles qu'elles m'apportaient. Je remercie Dieu de tout mon coeur d'avoir veillé sur vous avec tant de soin. Sa bonté ne pouvait être insensible à tant de prières qui se faisaient pour vous. Toutes les semaines on a chanté des grand'-messes pour votre heureux voyage.

“Au moment où vous lisez ces lignes, vous êtes au milieu de votre communauté, mais laissez-moi croire que votre joie et l'affection qui vous entourent ne vous feront pas entièrement oublier nos pauvres Soeurs de la Rivière-Rouge qui vous aiment et que vous aimeront toujours. Si l'obéissance vous le permet, faites-nous le plaisir de nous écrire longuement; vous savez combien cela fait plaisir. Je vous charge d'embrasser pour moi toutes vos bonnes soeurs que j'aime de tout mon coeur.

“Ma Soeur Curran se charge de vous écrire toutes les nouvelles. Je suis obligée de terminer plus vite que je l'aurais désiré. Au reste, vous savez quels sont mes sentiments pour vous, et ils sont invariables. Adieu, ma bonne et chère Soeur, pensez quelquefois à celle qui sera toujours,

“Votre reconnaissante et affectionnée,

“Soeur Valade.”

“Cheval-Blanc, 25 mai 1860.

“Ma bien chère Soeur Ste-Marie,

“Voilà une visite du Nord qui vous arrive; prenez votre air de capitaine et soyez bien grave: Ce n'est rien moins que ce vieux marabout que l'on a la patience d'endurer comme curé à la paroisse du Cheval-Blanc; c'est ce vieux bourru, ma chère Soeur, que pendant trois longues années vous avez eu l'insigne bonté, comme l'indicible patience, de servir si bien, qui vient aujourd'hui vous faire amende honorable pour toutes les misères qu'il vous a faites, toutes les impatiences qu'il vous a causées. C'est au réfectoire, vous vous en souvenez, que vous avez eu le plus à souffrir, lorsque tout ce qu'il y avait de bon était pour ce vieux gourmand, pendant que ces pauvres Soeurs étaient obligées de se contenter des restes de sa table. C'est pourtant bien vrai, ma chère Soeur, que c'est encore de même. Votre pauvre héritière n'est pas plus heureuse que vous, aussi elle ne peut guère s'y faire. Elle a bien comme vous cherché à corriger les caprices de son vieux gourmand; mais la pauvre enfant n'a pas encore pu y réussir, et je vois que ça la fait ennuyer, car elle regarde souvent du côté d'en bas. La trop bonne Sr Fissette semble à présent un peu plus aguerrie, c'est que, voyez-vous, voilà déjà longtemps qu'elle vit avec les sauvages, et qu'elle commence à connaître qu'ils ont la tête aussi dure que le coeur. Elle s'impatiente probablement quelquefois; et qui est-ce qui ne s'impatienterait pas avec de pareils êtres; mais son immense vertu l'a tellement rendue maîtresse d'elle même, qu'elle ne le laisse jamais apercevoir: elle rit toujours, et plus le temps est sombre, plus l'orage est terrible, plus elle rit; et c'est justement ce qu'il y a de mieux à faire; c'est une chance pour elle qu'elle soit tombée dessus.

“Ma chère Soeur, je vous ai toujours crue une grande sainte, mais je le crois encore plus fermement à pré-

sent. Les deux lettres que vous avez eu la grande bonté de m'adresser ont fait cette impression sur moi ; de sorte que je le crois plus que jamais : en effet il faut bien que vous avez un coeur sans pareil, une âme trois fois sainte, pour montrer de la reconnaissance à un individu qui vous a tant fait de misères ! Mais je vous entends me dire : Eh ! cher père, je ne suis point, moi, sauvagesse, ni métisse ; je suis religieuse, je suis soeur de Charité, je suis l'épouse du Crucifié : Est-ce qu'on peut Lui être agréable sans souffrir ? Une religieuse peut-elle se croire heureuse quand elle ne souffre pas ? Vous avez raison, chère Soeur ; ça vous a été bon à vous de souffrir ; mais ça été mal de ma part d'en être la cause. Pardonnez-moi donc, s'il vous plaît, et que le bon Dieu vous bénisse toujours de plus en plus, et qu'Il vous conserve longtemps pour le bonheur de ceux qui vous connaissent et de ceux qui vous connaîtront.

“Quand j'ai appris, quelques jours après votre départ de la Rivière-Rouge, qu'on était allé à votre poursuite, et qu'on était venu à bout de vous enlever votre compagne, je vous avoue que j'en ai été peiné pour vous. Cette pauvre Soeur ! faire seule un si long voyage, comme elle va s'ennuyer ! comme elle va en avoir des peurs ! me suis-je souvent dit. Qu'ils sont peu charitables, qu'ils sont égoïstes ces vilains gens-là de la Fourche ! Quel coup pour des enfants de la civilisation ! Quand je pense que ce vilain vieux garçon que vous êtes trop bonne d'appeler votre oncle, était de la partie, j'en frissonne encore de colère, le vieux Roche, qu'avait-il besoin de fourrer son vilain nez là ? Je lui ai fait une bonne sermonade, mais je vous avouerai que je n'ai point pu venir à bout, malgré toute mon éloquence, de lui faire donner le moindre signe de contrition. Il mourra probablement avec son péché. La prairie du Cheval-Blanc est à peu près, ma chère Soeur, ce qu'elle était à votre départ. Elle est toute bonne excepté celui que le régite. L'église neuve n'est point encore commencée, le presbytère est encore cette

petite bicoque qui vous a causé tant de fatigue et fait verser tant de sueurs. Dans ce moment on travaille à un petit moulin à farine sur une petite rivière qui se trouve sur l'autre bord, un peu plus haut que le petit fort. N'en soyez pas scandalisée, c'est votre serviteur qui en fait les frais, et Frisé conduit l'ouvrage pour y avoir part. J'ai marié la grosse Sophie avec le garçon de Frisé; c'est un bon petit ménage. La bonne Madeleine parle souvent de Soeur Ste-Marie, Présentez, s'il vous plaît, mes respects à votre bonne Mère Bruyère.

“Adieu, priez pour moi.

“J.-H. THIBAULT, Ptre.”

Oui, la chère Soeur Ste-Marie était de retour dans sa chère communauté, dans les bras de notre bonne Mère Bruyère et de ses chères Soeurs si heureuses de la revoir, et leur racontait, en pleurant encore d'émotion, l'heure cruelle de la séparation au bord de la Rivière-Rouge, à quelques milles en bas de Pembina. Des Métis avaient respectueusement entouré leur tente toute la nuit, et, à l'aube, après un déjeuner resté intact, elles s'étaient tenues jusqu'au signal de l'escorte étroitement embrassées, muettes de terreur, d'inquiétudes mortelles l'une pour l'autre, et de brisement de coeur, car elles s'étaient toujours aimées, ces deux petites filles de Mère Bruyère, exilées là-bas par obéissance. Notre Mère essuya ses larmes et l'aima cette seule qui revint avec bonheur, et elle lui prodigua de bons soins, car sa santé était délabrée. De son côté Soeur Ste-Marie répondit à cet amour maternel par un dévouement affectueux et inlassable.

Cependant le repos et l'étude ne furent pas de longue durée pour la chère missionnaire: un autre vaste champ de labeur l'attendait au delà de nos frontières.

III

La Mission de Buffalo, N.-Y.

Ce champ fertile mais encore en friche, on peut bien le dire, avait été offert aux Soeurs Grises de Bytown en 1857, par Mgr Timon, évêque de Buffalo, à la demande du R. P. Chevalier, O.M.I., curé de la paroisse des Saints-Anges, de cette ville, et il avait été accepté à cause du bien immense qu'il y avait à y faire. Monseigneur l'évêque avait donc envoyé aux missionnaires la lettre d'institution suivante :

“Ma Révérende Mère,

“Je suis heureux que les Soeurs de la Charité dont la maison-mère fleurit à Bytown, Canada Ouest, aient accédé à la demande qui leur a été faite de fonder dans ma ville épiscopale une communauté de leur Institut. Je les reconnais, par les présentes, comme religieuses et je les autorise à établir une communauté dans la paroisse des Saints-Anges en la ville de Buffalo, d'y vivre et de s'y gouverner selon leurs saintes règles, d'y tenir une école, d'y visiter les pauvres et d'y développer les autres fins de leur Institut, à mesure que leurs moyens le leur permettront.

“Donné à Buffalo, le dix-septième jour d'août, mil huit cent cinquante-sept.

“† JEAN TIMON,

“Evêque de Buffalo.”

Comme on le voit, cette lettre donnait ample latitude pour le développement de nos oeuvres, sans pouvoir jamais les imposer. Cette allure de liberté, c'était des ailes au dévouement. Aussi les choses ne languirent-elles pas. Dès le 27 octobre de cette même année, notre bonne Mère Bruyère et Soeur Thibodeau allaient à Buffalo installer provisoirement, dans le vieux collège des Oblats, les

soeurs fondatrices: Mère St-Pierre, supérieure, nos soeurs St-Augustin, Marie Patrice, Raizenne et une novice, Soeur Kelly. Huit jours après, elles ouvraient leur première école dans deux salles de ce vieux collège, se doutant peu, les chères Soeurs, que ce modeste commencement dans un collège abandonné aboutirait dans cinquante ans à un magnifique collège à elles, et qui s'appellerait le Collège d'Youville. Honneur aux Fondatrices! elle ont commencé une oeuvre à base solide. Le 18 novembre suivant, elles disaient adieu au vieux collège pour habiter leur maison située sur la douzième rue, avenue Plymouth aujourd'hui, tout près de la rue York et de l'église des Saints-Anges. Enfin trois jours plus tard, le 21, beau jour de la Présentation de Marie, le cercle de la famille se complétait par la présence de Jésus, l'Époux des vierges.

Soeur Raizenne dit, dans ses précieuses notes sur cette fondation, qu'elle savoura là à satiété, non seulement les sacrifices et les privations inévitables aux commencements d'une maison, mais encore les joies de l'esprit de famille qui régnait dans la petite communauté. Le bon Père Chevalier les encourageait de la parole et de l'exemple à se dévouer joyeusement aux bonnes oeuvres. Mère St-Pierre avait commencé tout de suite à visiter les pauvres et à organiser pour eux une société de couture. Le nombre des enfants allant toujours croissant, on avait ouvert, en 1859, deux classes nouvelles dont l'une pour notre chère Mère Kirby, et l'autre pour Soeur Ste-Joséphine, ce qui portait à sept le nombre des soeurs. Les choses de Buffalo en étaient là, lorsque la bonne Soeur Ste-Marie revint du Manitoba.

Dans l'été de 1860, Mère St-Pierre vint à Ottawa chercher une maîtresse; "chercher" est bien ce qu'elle venait faire, car Mère Bruyère, n'ayant pas de soeur disponible,— ce n'est pas d'aujourd'hui que la Supérieure Générale se voit dans l'embarras—lui avait dit: "cherchez-en une". Et Mère St-Pierre, le chapelet à la main,

de parcourir la maison. En arrivant à la cuisine, elle vit Soeur Ste-Marie qui lavait la vaisselle et, pleine de son sujet, la bonne mère lui dit à brûle-pourpoint: Voulez-vous venir à Buffalo, ma Soeur?" Il me semble voir Soeur Ste-Marie se redresser doucement, et il me semble aussi l'entendre dire encore plus doucement, mais résolument: "Que notre Mère m'envoie si elle veut, je suis prête". Mère St-Pierre amena son heureuse trouvaille à notre chère Mère Bruyère qui consentit à laisser partir sa chère sauvagesse, après avoir fait mille recommandations au sujet de sa santé encore très faible. Et maintenant nous pourrons la suivre pendant quarante-sept ans, travaillant, de concert avec ses soeurs de Buffalo, à la délicate culture intellectuelle et morale de centaines d'enfants; et nous serons aussi à même d'admirer quelques-uns des beaux fruits de l'éducation toute chrétienne que donnent nos chères soeurs dans cette ville depuis soixante ans. Notre chère héroïne y eut une plus grande part, car, ouvrière presque de la première heure, elle resta sur les lieux et fut à même de promouvoir sans tâtonnement le bien commencé.

Mais, dira-t-on, comment peut-on passer ainsi sans transition des travaux manuels à l'enseignement? Voici la réponse: Les travaux manuels n'enlèvent pas l'instruction qu'on possède; souvent même ils sont un repos fécond après lequel on étudie mieux, et tel fut le cas pour notre chère soeur. Son coeur, bien échauffé, bien imprégné de charité au contact des grandes misères humaines, restera toujours sympathique; maintenant c'est le tour de sa belle intelligence, et comme elle va rayonner en allumant de nouveaux feux autour d'elle! Soeur Ste-Marie était assez instruite déjà, surtout dans la langue anglaise; de plus elle avait appris, au noviciat, les méthodes d'enseignement que nos Soeurs Thérèse de Jésus et Rivet y enseignaient, après les avoir apprises elles-mêmes des Frères des Ecoles Chrétiennes à Montréal. Soeur Ste-Marie avait encore puisé à d'autres sources.

Les RR. PP. Oblats aimaient, les premières années surtout, à donner des leçons de sciences, de mathématiques et de littérature à cette pépinière de jeunes institutrices intelligentes dont plusieurs sont devenues non seulement de saintes religieuses, mais encore des femmes bien instruites, telles que Srs Thérèse de Jésus, Marie de la Nativité, St-Augustin, plus anciennes que Soeur Ste-Marie, et puis Soeur Kelly, Soeur Olivier, Mère Demers, Srs Roque et Roby, et bien d'autres encore qui communiquèrent ensuite leurs connaissances à leurs compagnes. Disons-le, c'est un bon moment pour cela : la chère Maison-Mère d'Ottawa a toujours été un foyer d'instruction solide, une sorte d'école normale de bon aloi, où la jeune soeur s'imprègne de bons principes éducationnels avant d'entrer en pratique à côté de quelque soeur expérimentée qui l'aide encore à s'entraîner dans sa fonction d'éducatrice. Si vous ajoutez à cette préparation la grâce toute particulièrement féconde attachée à l'obéissance religieuse, ainsi que les conseils et encouragements de la première autorité, vous aurez le secret de bien des succès dans cette oeuvre par excellence de l'enseignement que la communauté de Bytown embrassa comme sienne dès le début de sa fondation.

Cette digression est un peu longue, mais elle paraissait nécessaire pour bien placer Soeur Ste-Marie et apprécier justement son oeuvre éducationnelle.

IV

Soeur Ste-Marie, Educatrice de la Jeunesse

C'est en 1860, à l'école paroissiale des Saints-Anges, que Soeur Ste-Marie débuta dans sa carrière d'institutrice. Elle s'y lança avec un zèle et une ardeur bien au-dessus de ses forces; hélas! la lame allait-elle user le fourreau? La fin de cette première année scolaire la trouva debout mais exténuée. Que fera la pauvre Mère Bruyère qui n'a personne pour la remplacer? Cepen-

dant son bon coeur lui fera écrire ces mots : "Si vous ne pouvez pas résister ,ma chère soeur, dites-le moi sans crainte, avec confiance, et je vous rappellerai". Mais Soeur Ste-Marie, fidèle à ses principes religieux, ne veut rien décider pour elle-même, et l'admirable mère lui répondra à la fin de juillet 1861 : "Ma chère fille, puisque je ne puis me passer de vous à Buffalo, et que vous comptez sur l'obéissance pour accomplir plus sûrement votre devoir, je vous y laisse sous cette sainte dépendance, espérant en cette sainte vertu pour le parfait accomplissement de vos obligations pendant une autre année. Ayez bien soin de votre santé; mangez sans gêne; reposez-vous et sans scrupule". Quelques jours plus tard elle écrit : "Comment va la santé ,ma chère enfant? Souffrez-vous toujours de la faiblesse?... Je pense souvent à vous. Si je ne savais que le bon Dieu peut faire des miracles pour le soutien des soeurs qui ont une santé délicate comme la vôtre, je me désolerais; mais, quand j'ai bien exposé au bon Jésus la nécessité où je suis de me servir de soeurs si faibles, je le prie de les soutenir et je demeure tranquille, me reposant sur sa mérisicordieuse bonté." C'est pendant ces mêmes vacances de 1861 que les dames de Buffalo demandèrent à Mère St-Pierre d'ouvrir une académie ou Select School. L'occasion était belle de déployer du zèle. On consulta immédiatement Mère Bruyère, qui était sur le point de partir pour la France, puis Mgr de Buffalo et le R. P. Garin, curé de la paroisse, sur l'opportunité de la chose projetée. Tous la virent de bon oeil; alors on se mit en quête d'un logement qu'on trouva sur la rue Niagara. "Le premier septembre", nous dit Mlle Elisabeth Cronyn, "je fus une des douze première élèves qui se présentèrent ce matin-là à l'Académie naissante des Saints-Anges. Toute la faculté se composait de deux membres: Soeur Ste-Marie, présidente, professeur de sciences, d'histoire et de littérature, et Soeur Marie Patrice pour les beaux-arts." L'ameublement, l'outillage, tout était à la plus simple expression; on était si pauvre!

mais la fondation était faite et c'était le principal. Maintenant avec de l'énergie et de la constance dans l'effort, on élèverait peut-être un monument superbe d'éducation chrétienne à la gloire de Dieu et de son Eglise. C'était là l'idéal. Toute la communauté s'intéressa à ce mouvement d'ascension dans l'oeuvre de l'éducation. On disait que la mission de Buffalo rivaliserait bientôt avec notre pensionnat d'Ottawa qui était pourtant florissant. Notre chère Mère Bruyère s'en réjouissait, car elle y voyait un signe évident et consolant que Dieu voulait que les Soeurs Grises d'Ottawa fissent l'éducation des jeunes filles. Voici ce qu'elle écrivait à Soeur Ste-Marie quelques semaines après son retour de France (23 avril 1862) :

“Ma erère fille,

“Vous voilà loin de vos petits sauvages, n'est-ce pas? Ce Select School fera du bien, je l'espère. Travaillez donc à former le coeur, le caractère de ces chères enfants, tout aussi bien que leur intelligence. Les américains aiment ce qui est beau, eh bien, vous, ma fille, servez-vous de cette bonne disposition pour leur faire apprécier et choisir ce qui est vraiment beau et bon, ce qui est durable comme Dieu lui-même. Mêlez souvent quelques mots de morale à ce que vous enseignez, afin que ces enfants apprennent à aimer le bon Dieu. Portez celles qui sont catholiques à s'approcher souvent des sacrements et enseignez-leur la manière de les recevoir dignement et avec fruit.

“Pour vous-même, ma chère fille, efforcez-vous, par tous les petits moyens possibles, de réveiller en vous et de nourrir l'esprit de foi, la piété et la ferveur. Si vous saviez combien ces petits actes de dévotion nous méritent de grâces, vous ne cesseriez jamais d'en faire usage. Notre chère Soeur M. de la Providence (Honeyside), qui vient de mourir, les pratiquait et y portait ses élèves dont un grand nombre étaient devenues pieuses. Je vous dis cela pour vous encourager à faire des efforts pour vous-même d'abord, et pour fournir à vos élèves un modèle à imiter. Préparez bien vos leçons, et voyez aussi à ce que

toutes les maîtresses le fassent, afin de pouvoir les expliquer comme il faut et les illustrer au besoin, à l'aide de petits moyens bien simples mais efficaces quand on connaît bien son affaire. Bon courage! mais n'allez pas trop vite en besogne; ayez patience de répéter souvent.

“Adieu, chère soeur et bien-aimée fille; priez le bon Dieu qu'il vous conserve la santé, et priez-le aussi pour votre dévouée Mère.”

Quelle admirable lettre! Mais c'est tout le code pédagogique! Le but de l'éducation n'est-il pas clairement défini? Elle veut que l'éducation morale occupe le premier rang. Il faudra donc d'abord donner aux enfants la connaissance de Dieu, et, pour cela, s'en bien pénétrer soi-même pour ensuite l'infuser, pour ainsi dire, dans les jeunes âmes, même au cours des leçons profanes. Pour la formation du caractère, elle veut qu'on amène les enfants à choisir le bien et à faire volontairement leur devoir. Enfin on y voit clairement la méthode d'enseignement rationnelle: la maîtresse devra s'aider des bonnes dispositions autant que des connaissances déjà acquises des élèves. Et la bonne manière de procéder est toute dans ces deux lignes: Bon courage! mais n'allez pas trop vite et ayez patience de répéter souvent.

Cette belle lettre de notre vénérée fondatrice a été retrouvée, avec vingt-quatre autres d'elle aussi, dans les papiers de la chère Soeur Ste-Marie. Elle l'avait conservée quarante-cinq ans et avait dû la lire souvent, car elle est toute jaunie et marquée. Quant à la mise en pratique des conseils qu'elle contient, c'est à ses anciennes élèves de nous le dire puisque nous ne l'avons pas vue personnellement à l'oeuvre nous-même.

Voici en résumé, l'appréciation de Mme Dr Redmond (M. Louise Sandwich, de Buffalo), qui fut son élève plusieurs années:

L'influence de Soeur Ste-Marie sur ses élèves, dit-elle, fut bienfaisante et durable. Toutes nous admettons ce fait, même celles qui n'étaient pas capables de l'appré-

cier dans leurs jeunes années. Son amabilité joyeuse nous la rendait chère, et de son côté, elle nous aimait toutes, même les imparfaites. Mais il fallait être attentive en classe et ne pas dire : "j'ai oublié", car alors elle nous lançait, avec un grain de fine raillerie, cet aphorisme : La mémoire a besoin de l'attention. La paresse mentale lui répugnait autant que la malpropreté ou l'étourderie qu'elle reprenait toujours quelque peine qui lui en coûtât.

C'était dans sa nature d'aller au fond des choses ; aussi ne se lassait-elle pas d'expliquer, de simplifier, d'éclaircir tout ce qu'il y avait d'obscur ou de compliqué dans les manuels des élèves. Comme maîtresse de mathématiques et de sciences physiques, je ne crois pas qu'elle ait pu être surpassée. En littérature, son goût n'était pas le "genre populaire". Elle n'aimait pas le roman. "Quelle que soit la beauté d'une fiction", dit-elle, "vous ne devez pas vous laisser charmer au point de ne pouvoir fermer le livre à n'importe quelle partie de l'histoire." En ceci, comme dans tout le reste du programme, elle avait en vue de former notre caractère et de nous apprendre à nous contrôler nous-mêmes, sans quoi la vie ne vaut pas grand'chose.

Avec l'indépendance qui la caractérisait, elle n'hésitait pas à s'opposer aux plus hautes autorités littéraires quand il s'agissait de défendre un principe ; mais sa critique était judicieuse et pouvait être quelque peu sarcastique au besoin.

Son enthousiasme pour la vérité, la justice, l'héroïsme, la sainteté et le vrai mérite, dura aussi longtemps que sa vie. Enfin elle fut toujours un modèle d'exquise courtoisie, d'aimable piété, de dévouement à toutes les saintes causes, et d'un courage à toute épreuve.

En recueillant des matériaux pour cette biographie, j'ai été frappée de la concordance de ces deux pièces : la lettre de notre Mère Bruyère, datée de 1862 ; l'appréciation judicieuse de Madame Redmond a été faite en 1907, à la mort de la chère Soeur Ste-Marie. Ne dirait-on pas

d'un côté la théorie bien apprise au début de la carrière, et de l'autre une pratique fidèle de quarante-cinq ans? ou bien encore, un ordre bien explicite exécuté parfaitement? Au point de vue religieux, on voit l'autorité respectée et l'obéissance qui raconte ses merveilles. Heureux les enfants qui ont eu des maîtres religieux et consciencieux! mais ils ne sauront jamais, à moins d'embrasser la même profession, ce qu'il en coûte pour donner de bonnes leçons.

Si Soeur Ste-Marie expliquait à fond ses leçons, c'est qu'elle les préparait avec soin et à grands frais, quand il le fallait. C'est elle-même qui l'a dit à l'occasion d'un petit incident qu je vais raconter. Un jour une jeune soeur était bien occupée à simplifier une expression algébrique très compliquée... Elle allait se rendant compte de toutes les opérations qui devaient, à son sens, amener le résultat. Mais ce résultat, hélas! il ne ressemblait pas du tout à celui de l'auteur étudié. La petite soeur s'agitait, parlait tout haut, pourtant, pas de doute, elle avait bien raisonné toutes les opérations, ce devait être juste... N'y aurait-il pas une erreur dans la réponse du livre? elle hésite à le croire quoique, de l'autre côté, elle soit bien confiante dans son travail raisonné... Mais, ces deux réponses sont peut-être bonnes quelque différentes de forme... vains efforts. Elle proposa sa difficulté à son entourage — pas de lumière là non plus. Après avoir essayé encore bien des fois et plusieurs jours, comme elle n'enseignait pas l'algèbre, elle laissa l'exercice là. Or Soeur Ste-Marie avait suivi cette petite affaire et s'appuyant, devant la jeune soeur, sur ses deux longues béquilles, elle demanda des nouvelles du travail. Quand elle eut ouï la réponse, elle reprit ses béquilles pour partir et dit avec un petit air de pitié ou de dédain: "Quoi! vous pensez avoir raison, vous n'osez pas dire qu'il y a erreur dans le livre, et vous restez comme ça! Ma Soeur, il y aura toujours quelqu'un pour vous en montrer, **allez le trouver**... Ce n'est pas moi qui serais restée sans so-

lution; je n'ai jamais aimé l'oreiller du doute." Et elle continua sa marche. L'autre, qui admirait Soeur Ste-Marie, se promit bien de lui faire raconter ses premières expériences à l'Académie.

On était pauvre dans ce temps-là. Le maigre salaire des maîtresses de l'école paroissiale suffisait à peine à l'entretien de la petite communauté; l'école industrielle apportait quelques profits pour les pauvres; il ne revenait pas grand'chose de l'Académie, car il fallait payer le loyer et l'installation, si modeste qu'elle fût; bien des choses manquaient donc dans cette pauvre académie, rien n'y reluisait que la propreté, les beaux yeux des jeunes académiciennes et probablement aussi ceux des deux zélés professeurs.

On n'était pas très savant dans ce temps-là; les livres étaient rares. Les soeurs n'avaient apporté de Bytown que leurs livres de piété, de méthodes, deux ou trois petits dictionnaires et quelques bons livres de références. Cependant Soeur Ste-Marie trouvait toujours le moyen de s'éclairer sur toutes les branches qu'elle enseignait. Elle allait à pied au bout de la ville trouver les Chers Frères des Ecoles Chrétiennes, empruntait leurs livres et prenait toutes les informations nécessaires. Ils furent toujours d'une extrême obligeance pour toutes nos soeurs. Les Oblats aidaient grandement les Soeurs. Je vois dans les lettres que M. l'abbé Cook, quand il séjournait à Buffalo, donnait des leçons d'algèbre et de géométrie à Soeur Kelly et à Soeur Ste-Marie; enfin les Jésuites aussi rendirent de grands services. C'est à leur collège Canisius que Soeur Ste-Marie menait ses élèves pour y voir les expériences de physique et de chimie qu'elle ne pouvait pas faire à la maison faute d'instruments.

Mais, comme c'est petit à petit que l'oiseau fait son nid, c'est aussi peu à peu que l'Académie se pourvut de toutes les choses nécessaires à l'enseignement des sciences.

Les élèves étaient portées à donner gracieusement tout ce qu'elles pouvaient. Quand on commença la géologie, ce sont les papas qui fournirent les spécimens. Soeur Ste Marie voulut les analyser, classifier et étiqueter elle-même pour s'exercer, puis elle fit venir un expert du gouvernement qui examina le tout avec soin et compléta sa collection. Les élèves avaient connaissance de ce travail fait si minutieusement et leur confiance dans leur maîtresse augmentait encore. Quand on commença la zoologie, les élèves s'y intéressèrent tellement qu'on ne savait où mettre tous les spécimens qu'elles apportaient. On put donc faire un bon choix d'insectes et de petits crustacés; quelques oiseaux aquatiques et autres furent empaillés; Soeur Ste-Marie monta de squelettes de petits animaux pour l'étude, elle conserva des peaux d'anguilles, des os de poisson, des reptiles dans l'esprit de vin. Comme elle avait conservé ses goûts d'enfance, elle prit un plaisir extrême à ramasser des coquillages. A force de patience, et de petits moyens ingénieux, elle finit par en avoir de toutes les mers du monde et de presque toutes les sortes, je crois; car les élèves tenaient non seulement à lui faire plaisir, mais encore à être représentées dans cette collection où Soeur Ste-Marie avait soin d'écrire le nom des donateurs. L'enthousiasme ne fut pas d'un jour non plus, car les élèves disparues depuis vingt ou trente ans lui envoyaient, à l'occasion d'un voyage à l'étranger ou d'une découverte récente, quelque curiosité pour son musée. Soeur Ste-Marie faisait grand cas de tous ces dons; elle permettait aux maîtresses de les montrer dans les classes, toute l'Alumnae admirait, puis ces objets étaient placés presque avec respect dans le musée.

Son faible pour les sauvages était connu; elle parlait avec tant de plaisir de la Rivière-Rouge. Aussi l'histoire des Peaux-Rouges de l'Amérique fut-elle enseignée d'une manière frappante et animée. Elle avait tout un assortiment de vêtements, chaussures, coiffures, armes, divinités, fétiches, canots d'écorce, produits industriels etc.,

etc., et des images donc!...tout cela, après les leçons, devait aussi trouver place dans le musée! Ah! Ah! Ah! riait-on parfois...mais les connaisseurs appréciaient ces choses; beaucoup de visiteurs les admiraient et beaucoup de maîtresses s'en servaient pour illustrer leurs leçons.

La plus belle chose que j'aie vue dans ce musée, c'est une collection de spécimens de botanique. Elle est montée autour d'une colonne de huit pouces de diamètre à large base; cette colonne de six pieds supporte, à l'aide de gonds, cinquante petits châsis mobiles disposés verticalement en deux étages de vingt-cinq chacun. Les spécimens sont placés deux par châsis et dos à dos entre deux vitres. On les voit bien et facilement; chacun porte le nom du collecteur avec ceux de la famille, de la classe, du genre et de l'espèce de la plante. C'est quelque chose de solide, de fini, de superbe enfin; la meilleure louange qu'on en puisse faire c'est de dire que cette collection, faite par Soeur Ste Marie et ses élèves, a obtenu le grand prix à l'exhibition de Chicago en 1894.

Voulez-vous une autre preuve d'ardeur à la préparation des classes à l'Académie? Eh bien, entrons à la bibliothèque et admirons le nombre, la qualité et la valeur éducationnelle de tous ces volumes; c'est facile, ils sont si bien classifiés: Religion, histoire, science, philosophie, littérature française, littérature anglaise, fiction, albums des ouvrages de dames, documents historiques, dictionnaires de toutes les sortes. Eh bien, on peut dire que ces ouvrages sont arrivés là presque un par un et pour le besoin des classes. A ce premier motif s'en ajouta un autre bien louable aussi surtout dans un pensionnat, celui de fournir aux élèves de la bonne lecture récréative et instructive en même temps, et les empêcher d'aller aux bibliothèques publiques, qui sont un danger pour la jeunesse.

Soeur Ste Marie était bibliothécaire, et comme elle avait une espèce de culte pour les livres, il y avait bien des recommandations à suivre à ce sujet: Deux grands

tiroirs contenaient des couverts tout faits, petits, moyens et grands, qu'il fallait mettre aux livres bon gré mal gré. Si jamais Soeur Ste Marie sortit de ses gonds et montra un visage courroucé, ce fut en trouvant des livres oubliés sur la terrasse ou sur les allèges des fenêtres. Pauvres livres! ils allaient en prison à la place des délinquantes qui n'osaient se montrer pendant plusieurs jours. Quand enfin elles allaient racheter leur prisonnier en faisant de grandes excuses, elles revenaient avec un pardon, bien sûr, et un bon petit sermon qu'elle n'oubliaient pas.

Alumnae

Cette association fut fondée en 1881, dans la vingtième année d'existence de l'Académie des Saints-Anges. Il y avait alors un assez bon nombre d'anciennes graduées de l'Académie qui résidaient à Buffalo pour la commencer, et l'on ne compta pas en vain sur l'avenir pour son heureuse continuation. En effet depuis cette époque, l'espoir de faire un jour partie de l'Alumnae a encouragé un grand nombre d'élèves à poursuivre leurs études jusqu'au bout. La dernière année à l'Académie a un charme tout particulier dû à cette joyeuse perspective d'admission et de graduation se rapprochant de jour en jour. Il faut voir ces chers jeunes visages dans l'attente de cette double fête pour comprendre leur bonheur. C'est la veille au soir de la collation des diplômes que les nouvelles graduées sont admises dans l'Alumnae, en grandes cérémonies.

Le but des chères Soeurs en fondant l'Alumnae fut : 1—D'initier leurs élèves aux oeuvres sociales de charité chrétienne; 2—De leur faire poursuivre leurs études; 3—De favoriser avec leur Alma-Mater des relations profitables à tous égards. Dans le rapport de l'année 1894 de la mission de Buffalo à la chère Maison-Mère, se trouve un compte rendu d'une séance de l'Alumnae où l'on voit très bien le rouage administratif de l'association, son tra-

vail et son esprit ; on nous saura gré de le reproduire textuellement.

“27 juin.—La réunion annuelle de l’Alumnae a été d’autant plus solennelle cette fois qu’elle a acclamé au nombre de ses membres notre centième graduée. Notre bonne Soeur Ste Marie paraissait jouir : ce sont ses deux oeuvres ! ce sont ses propres graduées qu’elle introduit dans l’Alumnae. Puisse-t-elle goûter longtemps encore le doux fruit de son grand dévouement.

“Voici le résumé de la séance : L’introduction des cinq nouvelles graduées par Mlle Cronyn fut suivie du rapport des oeuvres de charité accomplies par la société pendant l’année. Ensuite, la trésorière, Mlle Molloy, a annoncé que si les richesses de l’Alumnae ne ressemblaient en rien à celles de Crésus, au moins il n’y avait pas de dette et cela suffisait. La demoiselle chargée de la bibliothèque était heureuse de faire savoir que soixante-deux nouveaux volumes avaient été présentés à son département. Mme O’Shea, secrétaire, a lu le rapport des études de l’année et a été fort applaudie. Mlle Massé lut les lettres d’excuses de plusieurs des membres absents, celle surtout de notre Soeur M. Camper a été très appréciée, celles de nos Srs. Marie Evangeliste et Joseph de la Croix, de Sr. Macrina, soeur de la Charité à N. York, de Mlle Lewis, Hughson, etc.

“L’assemblée a été particulièrement heureuse d’avoir au milieu d’elle cette année notre chère Sr. Marie de la Croix, qui est une des premières élèves graduées de notre Académie et par conséquent membre de l’Alumnae. On lui a fait fête et les applaudissements ont été spontanés et prolongés à son entrée dans la salle.

“Vinrent ensuite les remarques et les conseils de leur dévouée Présidente, Soeur Ste Marie. Jamais encore elle n’a pu adresser la parole à “ses bonnes enfants” comme elle les appelle, sans devenir émue jusqu’aux larmes ; cette fois son émotion fut partagé par les membres présents au souvenir de leur bien-aimée compagne, Mlle

Nellie Marsh, décédée en avril dernier et particulièrement affectionnée à toutes à cause de sa candeur et de l'affabilité de ses manières.

“Les élections des officiers eurent lieu comme à l'ordinaire ; ensuite ces demoiselles furent invitées à passer dans la salle de rafraîchissements (qu'elles se fournissent elles-mêmes). Sur la longue table chargée de friandises, crème, gâteaux, fruits, bonbons, café, etc., brillaient douze flambeaux de couleur, signifiant les douze assemblées de l'année. Le goûter était bon, la joie était meilleure.

“Un dernier devoir bien doux à nos pieuses associées restait encore à accomplir avant de se séparer : celui de se rendre à la chapelle pour remercier Dieu des grâces reçues et recevoir sa bénédiction pour la nouvelle année de l'association. Me Welsh, de Hornesville, toucha l'orgue et toutes les voix s'unirent pour chanter l'hymne de la reconnaissance, “Te Deum laudamus”. Pendant une heure ces chères anciennes élèves se répandirent dans la maison à la recherche de leurs maîtresses d'autrefois avec lesquelles elles aiment à causer en ce jour.

“Elles ont été privées cette fois-ci de leur promenade sur la pelouse à cause du mauvais temps. L'étude principale qu'elles devront faire cette année, c'est-à-dire de septembre '93 à juin '94, sera “Les républiques modernes” et ce que l'on entend par “Idées républicaines”.

Comme on le voit dans ce compte rendu, les cotisations servent à leurs oeuvres de charité, petites dépenses, achat des livres propres à leurs études délimitées pour chaque année, et surtout à se procurer des conférenciers de choix qui leur procurent de vrais régals littéraires. C'est ainsi qu'elles purent entendre, dans la salle de l'Académie : R. P. Soig, Mlle Star, Maurice Egan, Dr Quigly, futur archevêque de Chicago, Mgr Keane de Washington, Frère Azarias, Geo. Parsons Lathrop, Dr Walsh, Dr Driscoll et bien d'autres encore.

Afligée d'une surdité toujours croissante, Soeur Ste Marie dut quitter l'enseignement en 1898; mais elle garda la direction de l'Alumnae, dont elle était présidente depuis la fondation. C'est donc elle qui organisait les fêtes littéraires, présidait le cornet acoustique à l'oreille toutes les assemblées et encourageait les études. Toujours bonne et sympathique pour ses chères anciennes élèves, elle fut leur ange tutélaire et leur consolatrice au besoin; mais elle eut le tort, à force d'esthétique, de détourner de la voie ordinaire un bon nombre d'entre elles qui n'avaient pas de vocation religieuse. A un tout petit reproche qu'une amie lui en faisait un jour, elle dit ingénument qu'en effet il se pourrait bien que son influence eût pesé dans la balance de leur destinée—puis, après un moment de silence pendant lequel on eût dit qu'elle mesurait toutes les déceptions, les peines, les responsabilités de la vie conjugale, les yeux pleins de larmes, elle dit avec un accent maternel: "Ah! ces chères enfants, elles sont encore mieux seules, pourvu qu'elles sachent se dévouer même pour des ingrats". Ce besoin de dévouement pour la femme, Soeur Ste Marie le comprit par elle-même, et, certaine que ses élèves auraient aussi besoin de se dévouer plus tard, elle les initia aux oeuvres de charité et les y entraîna surtout par l'exemple.

V

La Zélatrice de la Foi et de la Charité

Pendant son séjour au Manitoba, Soeur Ste-Marie, en vraie fille de Mère d'Youville, s'était faite la servante des pauvres, qu'elle considérait avec raison comme les membres de Jésus-Christ. Ce prolongement de la personne du Christ dans les pauvres, les malades, les enfants ou ses soeurs, Soeur Ste-Marie le réalisait tellement que toutes les âmes lui étaient également chères. Elle écouta avec autant de bienveillance le prisonnier et le pauvre que la grande dame en pleurs. Son bon coeur et son jugement

pratique étaient au service de son grand caractère avec lequel elle poursuivait les bonnes oeuvres commencées et en entreprit de nouvelles, qu'elle mena presque toutes à bonne fin.

A son arrivée à Buffalo, la société de couture pour les pauvres était établie. Les dames cousaient, mais elles tenaient à ce que les pauvres reçussent les effets des mains des Soeurs; cela les gênait moins—les secours ne sont-elles point des Anges... Ah! chère illusion, que de bien tu nous as permis de faire! C'est Jésus, l'Époux, qui répand un peu sa grâce autour de nous, pendant qu'il nous met au coeur cette oraison: Jésus, doux et humble de coeur, rendez mon coeur semblable au vôtre. On dirait vraiment que le peuple comprend que les religieux manifestent la bonté miséricordieuse de Jésus-Christ; aussi devons-nous rendre à Dieu la gloire du respect, de la confiance et de la joie avec lesquels on nous reçoit et demeurer d'humbles instruments voués à son service.

Les soeurs visitaient aussi les malades et les pauvres tout comme à Bytown, où l'on s'était d'abord modelé sur la chère maison-mère de Montréal. Soeur Ste-Marie n'eut donc qu'à suivre l'élan donné.

Les comptes rendus de la mission sont remplis de beaux traits de bienfaisance et de dévouement qui orneront magnifiquement l'histoire de notre première fondation. Cueillons-en un cependant de 1872 où il est question expressément de Soeur Ste-Marie. C'est plus qu'une fleur, c'est déjà un des fruits de culture chrétienne que nous nous sommes promis d'admirer au cours de cette biographie.

Au mois de décembre 1872, Mlle Maggie Hussey rendait sa belle âme à Dieu. Cette pieuse jeune fille avait obtenu son entrée à notre noviciat. Quand elle fut sur le point de partir, elle tomba malade et souffrit pendant deux longues années, après lesquelles elle guérit miraculeusement en 1870. Dans sa reconnaissance envers Dieu, elle parla encore d'entrer au couvent: mais une maladie

aussi étrange que douloureuse la cloua derechef à son chevet. C'est là, nous dit son confesseur, que cette âme pure déjà s'éleva à une haute perfection par la pratique de la résignation puis de l'abandon volontaire à la sainte volonté de Dieu, quelque pénible qu'elle fût pour elle et pour sa famille. Cette chère enfant ne pouvait garder aucun autre aliment que la Sainte Eucharistie. Elle était héroïque de patience : malgré des douleurs aiguës, jamais une plainte ne sortait de sa bouche ; un doux sourire errait constamment sur ses lèvres et voulut même descendre avec elle au tombeau. C'était toujours avec un transport de joie qu'elle voyait entrer ses chères religieuses qui la visitaient souvent. Elle ne regrettait plus de n'être pas religieuse comme elles puisque le bon Dieu ne l'avait pas voulu, mais le long espoir qu'elle avait nourri dans ses jeunes années de porter un habit religieux lui revenait souvent au coeur. Quelques jours avant sa mort, voyant les soeurs auprès de son petit lit tout blanc, sa figure s'empourpra et, souriant et pleurant, elle demanda une faveur signalée : celle, dit-elle, d'être enterrée avec une vieille ceinture de Soeur Ste-Marie, son ancienne maîtresse, disant que sa soeur, Mme D., lui en donnerait une neuve en échange. Elle demanda aussi un morceau de l'étoffe de nos robes pour le mettre sur sa poitrine afin d'avoir l'air d'une soeur grise en arrivant au ciel... Le bon Dieu peut-il être insensible à un si grand amour de la vie religieuse ? Aimable enfant, le ciel nous révélera la place de ton âme religieuse ; puisse-t-elle être au milieu de la phalange grise de notre vénérable Mère d'Youville !

Soeur Ste-Marie se dépensa aussi pour les prisonniers, mais elle n'en fut chargée qu'en 1875. Ses devancières : Mère St-Pierre, Soeur Ste-Véronique, Sr. Hongenais et Sr. St-Edward, les visitèrent tour à tour chaque dimanche. Elles disaient le chapelet, enseignaient le catéchisme, semaient de saintes paroles et répandaient de la bonne lecture. Il n'y avait aucun service religieux

encore, mais le chapelet de la Vierge devait amener le sacrifice de la messe. C'est toujours Jésus par Marie, l'aurore du divin Soleil, et l'ardente Soeur Ste-Marie eut ainsi le bonheur de Lui préparer assez facilement les voies. Usant de son crédit auprès des officiers de la prison, elle leur fit construire un jolif petit autel au fond d'une vaste armoire, laquelle, étant fermée, le dissimulait complètement durant le service protestant. Les anciennes élèves et les soeurs fournirent et confectionnèrent les premiers ornements sacerdotaux et le linge d'autel. Enfin, en 1876, les Jésuites furent chargés de cette paroisse nouveau genre et fournirent le pain d'autel, le vin et les vases sacrés. Inutile de dire que ce fut une oeuvre gratuite pour les deux communautés, qui se trouvèrent heureuses de travailler au bien des âmes et à la gloire de l'Eglise catholique.

Tous les dimanches Soeur Ste-Marie se rendait à la prison pour y préparer l'autel pour la messe; Soeur Alloisia, sa compagne pendant dix ans, y menait les grandes élèves pour le chant; c'était solennel. Tous les prisonniers non de service avaient la liberté d'assister et ils ne se faisaient pas faute de venir car, même pour les moins pieux, la musique et la vue des jeunes chanteuses valaient mieux que la cellule—si bien, qu'une fois l'habitude de la messe bien prise, les Jésuites surent gagner de former un choeur parmi les prisonniers à long terme. Comme il y en avait parmi eux qui avaient de très belles voix, l'enthousiasme continua, et beaucoup qui se rendaient pour le chant avaient le bénéfice de la sainte messe et d'une solide instruction.

Soeur Ste-Marie persévéra dans sa noble tâche pendant vingt-cinq ans! Elle allait toujours à pied, un gros paquet de journaux et de revues sous le bras, son cornet acoustique accroché de quelque façon et le coeur plein d'espoir de convertir, d'encourager, de consoler au moins quelqu'un. Hélas! l'oeuvre est ingrate—ah oui! mais Soeur Ste-Marie ne compta jamais sur la gratitude, son

mobile d'action était plus élevé que cela, comme nous l'avons dit ailleurs; son courage ne faiblit donc jamais. Elle avait beau être déçue d'un côté, elle embrassait une autre cause avec le même ardeur, certaine d'un meilleur succès qui lui échappait encore. Voici un exemple, entre mille peut-être.

Un beau dimanche matin, arrivèrent à la prison deux jeunes italiennes. Quel que fût leur délit, elles plaidaient non-coupable, il va sans dire; elles criaient, se débattaient dans leurs cellules comme des diabolins dans l'eau bénite. Leur histoire était pitoyable: c'étaient de pauvres orphelines de NewYork qui attendaient dans la ville leur unique frère pour continuer avec lui un long voyage, etc., etc. La compassion gagna tout le monde... Le bon Père Mackel et l'avocat Sullivan obtinrent leur élargissement, et il fut convenu que les deux jeunes filles iraient au couvent en attendant le frère de New York. Quel bonheur! disait Soeur Ste-Marie, nous allons sauver ces deux bonnes enfants! On s'arrangea avec les S. S. du Bon Pasteur pour les garder quelques jours; on demanda une voiture, cinq dollars y passèrent, générosité de Mlle Bauze, protectrice des Italiens. Le mardi matin tout était prêt, et on partit du couvent, en voiture cette fois, pour prendre les jeunes filles à la prison et les conduire en triomphe. Il pleuvait à verse ce matin-là, on fila donc au grand trot. Tout à coup nos soi-disant oiseaux de passage s'aperçurent que l'on n'allait pas à l'Académie et demandèrent avec effroi où on les menait. Quand elles entendirent le mot "Bon Pasteur", leurs yeux devinrent comme des charbons ardents, leurs lèvres et leurs traits se contractèrent, et elles commencèrent à parler italien avec volubilité. La compagne de Soeur Ste-Marie comprit qu'elles disaient en avoir assez du Bon Pasteur de New York et qu'il fallait à tout prix se sauver de cette nouvelle prison. Leur expression devint presque diabolique elles exigèrent qu'on arrêtât immédiatement la voiture, ou elles crieraient. Les Soeurs se regardèrent et

comprirent qu'il n'y avait rien à faire et voulurent les conduire à l'hôtel, mais—non, non—et vite elles descendirent sous une pluie torrentielle et disparurent.

Les pauvres Soeurs revinrent bredouille, se promettant mutuellement de ne pas raconter cette dernière mésaventure. Le cocher, lui, n'avait pas promis et il raconta qu'il avait déposé les deux jeunes italiennes, non pas au Bon Pasteur, mais en pleine rue. On taquina donc les convertisseurs et convertisseuses, mais ils n'en continuèrent pas moins à faire effort pour entrer et faire entrer au bercail les brebis égarées, certains, disaient-ils avec un tout petit peu de malice, que les pires n'étaient pas au pénitencier de Buffalo.

Le jour de Noël 1901, Soeur Ste-Marie s'en allait à grands pas au pénitencier, un peu anxieuse au sujet de la belle parure de fleurs naturelles faite la veille; ses paquets plus gros que d'habitude étaient encombrants; en faisant un mouvement brusque pour les réajuster elle trébucha lourdement et se fractura la tête du fémur droit. Pauvre Soeur Ste-Marie, son état était critique, et tout son entourage en fut peiné. Les meilleurs soins lui furent prodigués par le bon Docteur Redmond, par sa chère supérieure, Sr. Stanislas, et par ses soeurs; mais ni la science, ni l'amour, ni la reconnaissance, ne purent guérir cette bien-aimée soeur et elle dut porter des béquilles le reste de sa vie. Quel sacrifice pour une personne active! Il fallait sa grandeur d'âme pour cacher toutes les peines, les sacrifices et les souffrances presque continuelles qu'elle eut à endurer; et avec quelles générosité et joyeuseté elle supporta sa croix! vraiment c'était admirable. Un jour elle parut à la porte de la communauté portant son lorgnon et son cornet acoustique ainsi que ses deux longues béquilles et demanda sérieusement à ses soeurs le nom de cet animal étrange qui avait deux paires d'yeux, deux paires de pieds et trois oreilles—et sans attendre la réponse elle rit d'un bon coeur. C'est ainsi que Soeur Ste-Marie fut forcée de dire adieu aux

pensionnaires de l'Etat, mais elles s'intéressa toujours au travail de sa remplaçante.

Les oeuvres pieuses l'occupèrent jusqu'à sa mort : celle de Montlijon pour le soulagement des âmes du purgatoire ; celle de Marie Immaculée qui a pour but de former des catéchistes pour les missions de la Chine ; celle de la Propagation de la Foi pour laquelle elle ramassa et fit ramasser des millions de timbres oblitérés. Mais l'oeuvre qu'elle eut le plus à coeur fut la Société du Tabernacle, et voici comment elle fut fondée.

Au mois de mai 1890, une ancienne élève, membre de l'Alumnae, fut vivement frappée d'un compte rendu d'une mission catholique du Nord-Ouest, desservie par le R. M. J. Paquette, O.M.I., à la fin de laquelle il faisait appel à la charité pour pourvoir sa pauvre chapelle des choses nécessaires. Elle pensa immédiatement à s'informer auprès de Socur Ste-Marie des moyens à prendre pour aider ce pauvre prêtre. On parla de la chose à la prochaine assemblée de l'Alumnae et toutes furent d'avis qu'il serait bon d'établir parmi elles d'abord la Société du Tabernacle, dont c'est le but de pourvoir les églises pauvres. La présidente écrivit donc à la fondatrice de l'association du Tabernacle, Mlle de Mécus, qui lui répondit en ces termes :

“Rome.....

“Ma bien chère Soeur, je bénis Dieu qui a inspiré à vos demoiselles la pensée de fonder une Association du Tabernacle. Nous avons la confiance que, sous le patronage des Soeurs Grises, elle fleurira pour la gloire du Saint-Sacrement.

“Pour ce qui concerne l'affiliation à l'archassociation romaine, la première chose à faire serait d'en soumettre la pensée à Mgr votre évêque et de former un noyau d'associées parmi les dames de la ville ; quand un bon nombre de personnes auront donné leur adhésion, Mgr

l'Évêque (auquel appartient de droit de nommer un directeur spirituel) devrait avoir la bonté de faire l'érection canonique et de nous envoyer la lettre testimoniale, afin que nous puissions l'adresser à S. E. le Cardinal Alimonda, Protecteur de l'association, qui signera le diplôme d'affiliation par lequel les membres entrent en participation de tous les trésors spirituels de l'oeuvre. . . . Suivent les détails. . . . Afin de donner de la stabilité à l'oeuvre, il est grandement à désirer qu'une Soeur fasse partie du Conseil et que les réunions de ces dames se tiennent dans votre établissement.

“Veuillez agréer, etc.”

“Anna de Méeus, Ador. per. Sup Gle”.

Après avoir obtenu l'autorisation de la Rvde Mère Générale, alors Mère Demers, et celle de la supérieure locale, Mère Kirby, on s'empressa de remplir toutes les conditions d'affiliation. Mgr Ryan autorisa l'exposition du Saint-Sacrement les premiers dimanches du mois, ce qui était obligatoire, et donna son nom comme associé. Plusieurs prêtres de la ville firent de même, et trois séculiers payèrent leur contribution à vie, ce qui fournit des fonds immédiats pour la confection des premiers ornements. Le R. P. Riorden, O.M.I., fut le premier bienfaiteur de la Société.

Ainsi la pauvre chapelle du bon Père Paquette put être pourvue du nécessaire. Dans sa reconnaissance, il établit une branche de l'adoration mensuelle des premiers dimanches et fournit vingt et un membres sauvages du Lac Maskeg à la Société du Tabernacle, qui en compta trois cent trente-quatre à son premier anniversaire de fondation, le 8 décembre 1892.

Après la mort de Mgr Ryan, Mgr Quigley, nouveau titulaire, reçut d'un diocésain une annuité perpétuelle pour les frais de l'exposition perpétuelle du Saint-Sacre-

ment dans la chapelle des Franciscaines noires de la rue Pine.

Leur hospice de vieillards était bien pauvre, et Sa Grandeur aurait désiré leur donner, comme moyen de revenus pécuniers, la direction de la Société du Tabernacle puisqu'elles avaient déjà l'Adoration requise. Mais il craignit de faire de la peine aux Soeurs Grises et ne donna point d'ordre.

Soeur Ste-Marie garda le secret des quelques vagues rumeurs qui lui parvinrent et lui firent de la peine et continua son fructueux et consolant travail pendant quatorze ans.

Enfin en 1906, Mgr Colton, en se rendant compte des oeuvres pies de son diocèse, se proposa de décider longuement cette question, probablement quand Sr. Ste-Marie serait morte. Il alla à l'Académie un jour et dit à Soeur Ste-Marie qu'il avait entendu parler d'elle à Rome, à propos de la Société du Tabernacle. Comme elle entendait très peu, elle crut comprendre, dans son appréhension, que l'heure était venue de faire le sacrifice de son oeuvre de prédilection, et, avant de recevoir aucun ordre, elle régla toutes les affaires à huis clos, et bientôt cette florissante Société fonctionna à la rue Pine.

Ce fut là probablement le plus grande des peines de Soeur Ste-Marie, mais l'habitude de dominer son coeur fit qu'il ne parut rien. Son amour pour Dieu s'épura davantage par le détachement même aux bonnes oeuvres, et d'ailleurs la mort, qui s'apprêtait à nous la ravir, lui laisserait emporter au ciel le mérite de l'oeuvre si chérie joint au mérite du sacrifice.

La Religieuse

Nous avons vu la vie extérieure de la chère Soeur Ste-Marie se dérouler harmonieusement et réaliser les espérances de sa communauté au beau jour de sa profession. C'est que la vie de cette Soeur fut une consé-

quence logique de ses profondes convictions religieuses. Elle fut toujours animée de l'esprit religieux, c'est-à-dire du soin de sa perfection par l'accomplissement d'obligations bien comprises dès le début, et elle sembla avoir pris pour maxime cette parole de l'Imitation: "Quoi qu'il arrive aux autres, ne vous négligez pas vous-même".

Elle estimait l'obéissance et craignait les responsabilités. Aussi quand, en 1862, son esprit sérieux et influent la firent choisir comme assistante de sa Supérieure, notre regrettée Mère St-Pierre, elle fit d'humbles représentations à l'autorité; mais voici un ordre de la Fondatrice qui tranche la question:

"Ma chère fille, . . . C'est ma bonne Soeur Assistante qui vous remettra cette lettre. . . . J'ai lu vos réclamations avec attention, mais toutes bonnes qu'elles soient, je ne puis faire autrement que de m'en tenir à ma première décision, persuadée que vous ferez de votre mieux. Maintenant il ne me reste plus qu'à vous souhaiter de la soumission à l'égard de cette décision; montrez-vous humble et respectueuse envers votre mère et donnez le bon exemple à toutes nos Soeurs. Tâchez de si bien pratiquer nos saintes règles et le directoire que les jeunes Soeurs ne trouvent en vous que des sujets d'édification. Soyez donc l'assistante, le bras droit de votre Supérieure, autant qu'il dépendra de vous. Vous voyez que j'ai confiance en vous, ne me trompez pas; ne faites pas l'enfant; soyez gaie et aimable, mais mettez de côté ce qui serait de trop. Parlez souvent de choses pieuses, utiles et même des moyens à prendre pour bien enseigner; faites cela pendant vos récréations afin que le bon Dieu se plaise au milieu de vous."

Soeur Ste-Marie se soumit et elle fut réellement, et sans importunité, le soutien non seulement de Mère St-Pierre, mais de toutes ses Supérieures, en même temps que la grand'soeur encourageante et jalouse de conserver à ses compagnes leurs moindres privilèges.

Naturellement indépendante, ferme jusqu'à l'entêtement dans l'exécution de ses charges, elle tenait bon avec tout le monde excepté avec l'autorité légitime déclarant sa volonté; alors, nous disent ses plus anciennes compagnes comme ses dernières, sa soumission était prompte, parfaite et sans arrière-pensée. Elle aimait l'ordre: ce Capitaine savait obéir à son Général. Sa modestie et sa réserve furent toujours celles d'une personne consacrée, d'une vraie religieuse. Sa présence imposait le respect aux prisonniers, aux malades, aux pauvres, aux enfants; c'était surtout remarquable chez ces derniers: ils levaient et rejoignaient généralement leurs petites mains en la voyant, et disaient "Oh! Sister St. Mary".

Son amour pour la pauvreté était admirable. C'est un bien pauvre trousseau qu'elle laissa en héritage à ses soeurs de Buffalo! certains morceaux étaient raccommodés pièces sur pièces, sans égard pour la forme ou les couleurs; elle riait en montrant son ouvrage et disait: "Oh! ça durera bien encore un an". Elle n'eut jamais deux paires de chaussures à la fois, et elle ne dépenda guère de vernis pour les entretenir, quoi qu'elle fût d'une propreté exquise pour sa personne. Ce petit défaut, quoique railleur des vains ajustements du monde, il ne faut pas l'imiter; le monde, qui hait la vanité des religieux, s'édifie de leur propreté comme d'une vertu. Un jour, un circur de bottes dit, en voyant passer Soeur Ste-Marie: "Shine. Madam?" Mais elle eut la bonne fortune de ne rien entendre, et sa compagne subit seule le petit affront. Rien non plus dans son gatelas ne sentait le luxe ou la recherche, tout rappelait plutôt la pauvreté du Cheval-Blanc et les premières années de Buffalo.

Elle savait mettre les choses à profit et ne gaspillait pas le fil. Si quelque Soeur osait lui demander des tailles de soie de la Société du Tabernacle, ou du fil de couleur, même une aiguillée, elle refusait net. "Allez en demander à Soeur Supérieure; ce qu'il y a ici est pour

les pauvres; allez, nous sommes assez riches pour acheter ces choses-là!" A une soeur qui insistait sur la pauvreté de la maison, elle dit: "Allez voir, ma Soeur, toutes les belles images des parloirs et vous verrez que nous ne sommes plus pauvres".

Soeur Ste-Marie n'approuvait pas les dépenses inutiles. On lui offrit quelquefois d'aller se reposer ou promener à Ottawa. On reçut à peu près la même réponse que Mère St-Pierre, lorsqu'elle voulut l'emmenner à Buffalo: "Quand notre Mère me rappellera, je serai vite prête et volerai avec bonheur vers la maison-mère, mais j'aurais des scrupules de dépenser pour mon plaisir". Une fois qu'une Soeur s'apitoyait sur le sort de Soeur Bertrand, enterrée à Médina: "Et qu'est-ce que cela fait"? dit-elle. — "Mais, si vous mouriez ici, Soeur Ste-Marie, n'aimeriez-vous pas qu'on vous enterrât à Ottawa?" — "Ah! ah! dit-elle, c'est trop fort; morte, je vous laisserais faire, mais vous manqueriez à la pauvreté en dépensant de l'argent pour porter si loin ma pauvre carcasse". Ne voilà-t-il pas un trait de pauvreté religieuse et évangélique même? On dirait quelque missionnaire du Nord-Ouest portant le Christ sans s'occuper de sa dépouille mortelle. Mgr Grandin reconnaîtrait à ce trait de renoncement parfait "sa grande fille des prairies, l'illustre voyageuse de 1859".

De son grand amour pour la pauvreté découla son dévouement inlassable; non, elle ne mangea pas son pain dans l'oisiveté et elle ne se reposa pas sur ses lauriers. Au lendemain d'une distribution de prix, le "Catholic Union", de Buffalo, écrivait: "Quarante et un ans d'honneur ont passé sur notre Académie des Saints-Anges, nous lui en souhaitons un grand nombre d'autres encore". "Nous n'avons pas pris cette parole comme une vaine flatterie, mais plutôt comme une sévère leçon, écrit la chroniqueuse d'alors. Puisque nos chères anciennes Soeurs ont commencé et continué l'oeuvre avec honneur,

nous devons la poursuivre de même et augmenter sa bonne renommée”.

Tel était aussi l'esprit de Soeur Ste-Marie. Elle encourageait chacune à développer ses talents pour les beaux-arts; elle applaudissait aux succès des Soeurs et à ceux des élèves qui parachevaient leurs études musicales ou artistiques à l'étranger. Pour sa part elle s'essaya avec succès à tous les travaux d'aiguille. Ses longues mains déliées et nerveuses, qui avaient manié la charrue, filé la laine, récuré les casseroles, surent aussi convertir les soies et les fils les plus tenus en dentelles très fines.

Les Soeurs de Buffalo rapportent qu'une dame demanda un jour qu'on lui raccommodât une robe en point de soie, qu'elle avait empruntée pour un bal et qu'elle avait eu la mauvaise fortune de déchirer. La pauvre dame était on ne peut plus embarrassée, n'ayant pu trouver personne, pour aucun prix, capable de réparer l'accroc, et trop pauvre pour payer cette magnifique robe. La belle robe fut déployée à la salle de Communauté, et la béante déchirure laissa voir à nu le brillant satin de la doublure. Les habiles, les entendues devisèrent longtemps sur la manière de fermer la plaie sans cicatrice, mais on n'osait entreprendre. Enfin Soeur Ste-Marie regarda sa Supérieure anxieuse et dit: “Si vous voulez bien m'ôter ma classe pour que je ne sois pas inquiète, me donner les choses nécessaires et me dire de prendre l'ouvrage, j'essayerai”. La triple proposition fut acceptée. Soeur Ste-Marie partit en ville faire des emplettes, fit des expériences sur des métiers improvisés et travailla en silence. Huit jours après, la dame fut priée de venir prendre sa précieuse robe. C'est d'une main fébrile qu'elle chercha la fatale déchirure, mais, ô bonheur! elle ne put la retrouver. La joie des Soeurs était aussi grande: l'**Honneur** était sauf: en bonnes Soeurs Grises on n'avait pas refusé de travail.

Après avoir admiré la pauvreté, la modestie virginale, la charité et le dévouement de Sr. Ste-Marie, il nous

reste à célébrer son humilité, la pierre de touche du vrai mérite.

Quiconque connaît toutes les ruses, les subtilités de la recherche de soi-même, de la vanité, de la gloriole, dira qu'elles peuvent, hélas! accompagner discrètement toutes les belles vertus religieuses. A quelles marques sûres reconnaît-on l'humilité? A sa force dans l'échec, où l'orgueil se décourage; à sa douceur, l'orgueil est altier, tranchant; à son attrait, l'orgueil repousse, il n'a pas d'ami; à sa miséricorde, l'orgueil ne pardonne pas; à sa confiance en Dieu, l'orgueil compte sur lui-même; à sa paix, l'orgueil n'est pas en paix et n'y laisse pas les autres.

Arrêtons-nous à ces traits de l'humilité, qui brillèrent chez notre chère héroïne et reconnaissons qu'elle était humble. Oui, elle vécut dans la paix et y laissa les autres; sa confiance reposait en Dieu; elle disait avec St-Paul: "Seule je ne puis rien, mais je puis tout avec celui qui me fortifie"; elle pardonnait facilement. C'est le doux attrait de cette vertu qui lui attirait les coeurs, et sa douceur les lui conservait longtemps. Enfin sa force d'âme éclata à l'oeuvre et à l'épreuve de cinquante-six ans de vie religieuse.

VII

Le Jubilé de 1904 et la mort—1907.

Soeur Ste-Marie confia à une de ses Soeurs que l'acte d'obéissance qui lui coûta le plus dans toute sa vie fut de se prêter à la célébration de son cinquantenaire religieux en 1904; et cet acte dut lui être imposé par S. G. Monseigneur Colton lui-même. Certes un commandement de sa supérieure eût suffi, mais cette supérieure, cette autre perle cachée, qui sympathisait d'humilité et d'effacement avec Soeur Ste-Marie, ne pouvait résister aux supplications de cette dernière, et retenait l'ordre qu'elle n'eût pas voulu recevoir elle-même.

Suivant son habitude, une fois la volonté des supérieurs connue, la jubilaire prit son parti d'obéir sans réplique, mais elle n'était plus joyeuse comme à l'ordinaire; on eût dit qu'un fardeau la courbait davantage. Elle se dérida cependant un peu lorsque, sortant de retraite le grand jour du 19 mars, elle reconnut durant la fête juvénile que les jeunes actrices et musiciennes étaient ses petites filles, les enfants de ses propres élèves. En montant ce soir-là à la salle pour la réception des grandes, escortée d'évêques, de prêtres et de religieuses, elle ne put s'empêcher de dire: "Peut-on imposer pareille humiliation à une femme? Rien ne pouvait mieux me faire sentir mon néant que ces honneurs immérités!" Au moment de l'adresse elle sourit un peu malicieusement du fait qu'au moins elle n'entendait aucun des beaux compliments.

Mais enfin la joie du sacrifice jaillit de son bon cœur pour s'épandre non seulement en reconnaissance pour les bienfaits du Seigneur, mais tout autour d'elle. Elle pleura d'émotions bien douces lorsqu'elle vit l'Alumnae, rassemblée de presque tous les points de l'Amérique du Nord, l'acclamer à son tour avec tout l'enthousiasme de l'affection la plus sincère et la plus cordiale. Elle ne savait plus à la fin, la vénérable Jubilaire, lequel était plus grand, du déplaisir d'être ainsi fêtée publiquement ou du plaisir d'être entourée par ses chères élèves.

Cette célébration fut grandiose. Des laïques influents, beaucoup de prêtres séculiers et réguliers, des évêques même voulurent honorer l'humble religieuse qui avait si bien mérité de l'Eglise par ses secours opportuns, de la ville de Buffalo par sa charité et par l'impulsion vigoureuse qu'elle donna aux études, de la patrie américaine aussi par l'éducation chrétienne qu'elle contribua à répandre par ses élèves.

Beaucoup de cadeaux furent offerts; nous n'en mentionnerons que deux: Le plus beau. "Relations des Jésuites", l'oeuvre complète, don de l'Alumnae; ensuite

le plus fin, celui de Sr Rocque, de douce mémoire, laquelle Sr Ste-Marie avait préparée à l'enseignement dans ses jeunes années : c'était une toute petite boîte portant ces mots en suscription "Précieux talisman". Elle contenait un miniseule savon de toilette avec l'avis suivant : A Soeur Ste-Marie pour se laver à la fontaine de Jouvence, la veille du Jubilé. Cette joyeuseté de Soeur Rocque amusa bien notre chère Soeur et lui rappela les bons mots d'autrefois qui leur avaient aidé à passer par-dessus les petites misère de la vie. De souvenir en souvenir elle retourna en arrière jusqu'en 1863, époque à laquelle Mère Bruyère lui confiait Soeur Rocque. Ainsi il arriva que le "Précieux talisman" eut l'effet désiré, celui de rajeunir, momentanément du moins, l'héroïque septuagénaire ; mais nos coeurs se serraient en observant les ravages irréparables que le temps avait faits à sa chère personne.

Incapable de sortir autant qu'elle en avait l'habitude, elle affaiblissait peu à peu et devenait sensible au moindre changement de température. Elle se croyait toujours bien et n'aimait ni à se dorloter, ni à être dorlotée. Toujours levée à l'heure, elle s'avançait dans la chapelle jusqu'au sanctuaire, où se trouvait son fauteuil. Là elle faisait souvent l'oraison de St-Pierre, car l'effort matinal la fatiguait ; mais dans ces longues matinées où la chapelle est toute baignée des ardeurs du soleil, elle faisait l'oraison des anges. Chaque après-midi la ramenait à son heure chez le bon Maître, et là elle faisait longuement le chemin de la croix et égrenait son chapelet pour le succès des oeuvres apostoliques ; elle tenait de Mère Bruyère et par elle de Mère d'Youville, la dévotion tant recommandée par Ste-Thérèse de prier pour les prêtres. Elle répétait donc souvent l'invocation à Marie, Mère de Douleur : "Priez pour nous, pour toutes les congrégations religieuses, pour les prêtres, pour nos parents, nos bienfaiteurs et le repos des âmes des fidèles trépassés."

Soeur Ste-Marie aimait la vie commune. Quoiqu'elle n'entendit rien, elle se rendait aux prières, et, à la lecture spirituelle qu'elle était forcée de faire privément, elle commençait et finissait au même moment que la communauté. C'est pendant les récréations qu'elle faisait les beaux raccommodages dont nous avons parlé, et qu'elle rempiétait si proprement ses bas. Les jours de fête elle jouait rarement aux cartes d'aucune sorte : elle trouvait que c'était un entraînement à la dissimulation et à la tromperie. Cependant elle suivait avec plaisir une partie de casino, qu'elle appelait **Scisco**; mais il ne fallait pas discuter. "A chacun son tour de gagner, ça c'était juste" disait-elle en riant. Maints amateurs n'en dirent et n'en diront jamais autant...

La chère Soeur chantait mal, mais elle aimait le chant et la musique lesquels, hélas! elle n'entendait plus. Le 24 juin était sa fête de naissance et celle de son défunt père, Jean-Baptiste St-Julien. A la dernière St-Jean-Baptiste qu'elle célébra, elle se fit jouer "Vive la Canadienne" et pour l'entendre elle mordit le bord du piano. Elle esquissa deux ou trois petits pas pour nous faire rire, puis elle raconta, peut-être pas pour la première fois, le trait suivant : "A l'époque de l'achat du premier terrain à Buffalo, il fallut, dit-elle, se faire incorporer légalement. Le notaire préparait l'acte; Monseigneur, présent, était sérieux, presque sévère ce matin-là; les Soeurs ne disaient mot—c'était joliment solennel. Le moment étant venu pour les Soeurs de signer le document, Monseigneur me regarda et dit :—Comment vous appelez-vous, ma Soeur? —Soeur Ste-Marie, Monseigneur. —Il ne s'agit pas ici de nom de religion, quel est votre nom de famille? —Quand je ne suis pas Ste-Marie, Monseigneur, je suis St-Julien, répondis-je. A ces mots Sa Grandeur se dérida, rit d'un bon coeur et fut aimable pour terminer l'affaire."

Ne semble-t-il pas que cette vie si douce pour Soeur Ste-Marie, sans inquiétude, sans responsabilité, soit com-

me le soir d'un grand jour de travail où l'on se délasse en famille avant le repos de la nuit? Oui, c'était bien cela; mais la voici, cette heure du repos, elle va bientôt sonner.

Un des premiers jours de mai, 1907, Soeur Ste-Marie alla voir un ancien ami des Soeurs Grises, Monsieur Valentine, qui venait de mourir. La grand Maître attendait sa servante fidèle au sortir de cette visite de charité. En sortant de la chambre mortuaire avec sa compagne, Sr Ste-Pétronille, elle prit un rhume qui dégénéra en pneumonie et la conduisit elle-même au tombeau.

Pris à point, ce rhume n'eût pas laissé de trace, mais c'est Dieu qui menait cette affaire et il décréta que Sr Ste-Marie serait l'artisan de sa propre mort; donc elle ne voulut pas se soigner. L'air chaud de la cuisine devait, déclara-t-elle, lui faire plus de bien que tout autre remède. Elle demanda même, elle si sage toujours, un lit dans la salle à repasser. A cela la supérieure refusa net, la malade n'insista pas et continua ses allées et venues par la maison.

Un matin, vers le 10 mai, elle se trouva faible en descendant à la bibliothèque et, commençant à réaliser la gravité de son rhume, elle passa cette journée à arranger discrètement ses paperasses et à préparer l'envoi en France d'une caisse de timbres obitérés. Le docteur Redmond, médecin des Soeurs, avait été appelé; or, quand il vit Sr Ste-Marie toute fiévreuse et à l'ouvrage, malgré les protestations de tout le monde, il lui ordonna de garder la chambre à température égale et dans la plus grande tranquillité, et pour l'y engager plus sûrement il se chargea d'expédier la boîte de timbres. On transféra vite en chambre à coucher une classe qui se trouvait près de la chapelle et on y conduisit la chère malade désarmée. Elle fut bien surprise de ne point prendre le chemin de sa cellule, au quatrième étage, dans la tourelle qu'elle avait habitée environ vingt-cinq ans.

Quand elle se vit installée si près du bon Maître, elle s'abandonna aux soins de la bonne Soeur Angèle, sa garde-malade. Energique jusqu'à la fin, elle ne voulait accepter que les services qu'elle ne pouvait se rendre elle-même. A la dernière heure presque, elle refusa de l'eau bénite au bout du doigt, préférant plonger deux longs doigts effilés dans sa propre bouteille à eau bénite qu'on lui avait descendue.

Le 16, le docteur la trouva très mal: la pneumonie était déclarée. Comme il avait perdu l'espoir d'arrêter le mal, il ne dit rien à sa malade malgré ses instances, mais la nouvelle se répandit par la vilie que Soeur Ste-Marie n'en reviendrait pas. Mlle Elisabeth Cronyn écrivit immédiatement une bien touchante lettre d'adieux à cette bien-aimée maîtresse d'autrefois, à cette précieuse amie de sa famille. C'est par cette lettre que Soeur Ste-Marie apprit inopinément qu'elle était en danger de mort. Sa garde-malade la vit pleurer doucement en la lisant, puis elle dit que, après l'avoir déposée sur sa table, elle regarda avec soin où elle en était rendue de son chapelet et qu'elle l'acheva pieusement.

Quelle fut la vraie cause de ces larmes silencieuses? Est-ce le spectre de la mort qui passa rapidement devant ses yeux surpris et les fit pleurer? Est-ce la sympathie de son grand coeur qui se trahit ainsi pour l'amie désolée, la chère première petite élève de l'Académie qui, devenue célèbre par ses talents, en projeta généreusement la gloire sur son humble Alma-Mater? Quoiqu'il en soit, admirons cette force d'âme qui domine sitôt l'un ou l'autre de ces deux sentiments, ou probablement ces deux sentiments si forts, si légitimes, de la crainte de la mort et de l'amour de bienveillance—elle finit pieusement son chapelet!

Le 17, elle eut un grand frisson précurseur du froid de la mort, car on eut beaucoup de difficultés à la réchauffer. Dans l'après-midi, elle demanda le chapelain des Soeurs, le R. P. Kirwin, et se prépara au grand voya-

ge. Le lendemain matin elle se trouva assez bien pour communier et assister à la messe au fond de la chapelle dont sa chambre n'était séparée que par un corridor. C'était trop pour ses forces, bien entendu, aussi dans l'après-midi elle eut un autre frisson suivi d'une syncope prolongée. La mort paraissait imminente. Le R. P. Kirwin lui administra l'Extrême-Onction, qu'elle reçut en pleine connaissance, étendue sur son lit et revêtue de son haïbt religieux. Ses Soeurs l'entouraient avec amour, cachant leurs larmes de regrets. Le spectacle était particulièrement triste, car la malade n'entendait rien et la faiblesse lui fermait les yeux, de sorte que c'était comme une mort prématurée; mais sa figure émaciée était calme comme celle d'un enfant satisfait, et, quand elle ouvrait les yeux, on croyait voir rayonner son âme ardente.

Le lendemain, 19, un dimanche, comme elle se sentait revivre un peu, elle se leva, se fit habiller et conduire à la chapelle pour la communion et la messe — elle en fit autant les jours suivants, mais le jeudi matin, 23 mai, immédiatement après la communion, elle eut une faiblesse et force lui fut de se laisser mettre au lit tout de bon, pour cette journée, la dernière de sa vie mortelle. La maison était en silence et en prière, on ne parlait plus que de Soeur Ste-Marie. Une personne était constamment au téléphone répondant aux demandes de nouvelles. Hélas! elle affaiblissait rapidement. "Nous n'avions plus, dit une des Soeurs de la maison, que les reflets de l'astre cachée sous l'horizon. Le ciel l'enviait à la terre, mais Dieu voulut récompenser dès ici-bas son respect et son dévouement au clergé. Dans l'après-midi le docteur annonça que tout était bien fini pour la science médicale. Il se rendit au presbytère annoncer la triste nouvelle, pendant que, de son côté, Soeur Supérieure en pleurs la télégraphiait à notre Révérende, Mère Kirby. Le R. P. McKenna arriva immédiatement pour réciter avec nous les prières des agonisants". A partir de ce moment jusqu'au dernier ce furent des prêtres qui montèrent la garde

successivement près de cette humble religieuse. Les absolutions, bénédictions et indulgences lui furent prodiguées. S. G. Monseigneur Colton vint la bénir et prier avec les Soeurs si désolées. Il dit qu'il était édifié de cette simplicité religieuse qui paraît même dans les apprêts de la mort.

Vers les huit heures, le bon docteur Redmond revint; comme il cherchait son poulx, Soeur Ste-Marie ouvrit les yeux, sourit gracieusement et dit avec reconnaissance, "O Doctor!" Ce fut le dernier mot qu'on comprit. Le docteur partit cachant ses larmes, mais il comptait que Soeur Ste-Marie pourrait voir une autre aurore. Ces heures pourtant si courtes qu'il nous promettait ne devaient pas luiure pour elle, tant il est vrai que la mort surprend toujours.

La malade priaît tout bas; elle baisait sa croix de profession; vers dix heures elle prit de l'eau bénite et fit un grand signe de croix—après cela elle parut inconsciente et le grand travail de la mort commença. A minuit les derniers symptômes se manifestèrent... le R. P. Kerwin, qui veillait à son chevet, commença les prières des agonisants. Notre-Dame Auxiliatrice vint à l'appel et, pendant que le prêtre de son Fils donnait une dernière absolution, elle dégagea suavement l'âme de la chère Soeur. Il était minuit et quarante minutes.

Le rideau est tiré sur les scènes de l'au-delà, mais c'est notre espoir bien fondé que Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, reçut bientôt dans son beau paradis la vierge qui lui était restée fidèle pendant cinquante-cinq ans.

Les obsèques de Soeur Ste-Marie furent nobles dans leur simplicité. Notre bonne Mère Kirby était arrivée trop tard pour recevoir le dernier soupir de sa fille bien-aimée, mais elle était là pour confier à la terre ce germe de précieuse résurrection. C'est elle qui régla tout avec sagesse. Elle accorda aux Sociétés du Tabernacle et de l'Alumnae leur requête d'enterrer Soeur Ste-Marie à

Buffalo . Le service funèbre eut lieu à l'église des Saints-Anges et un convoi imposant conduisit la dépouille mortelle au cimetière de Buffalo où elle repose auprès de notre chère Soeur Ryan, qui y dormait déjà.

La Société du Tabernacle éleva à sa Fondatrice un superbe monument, mais sa mémoire durera plus longtemps, car la mémoire du juste vivra éternellement.

